

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

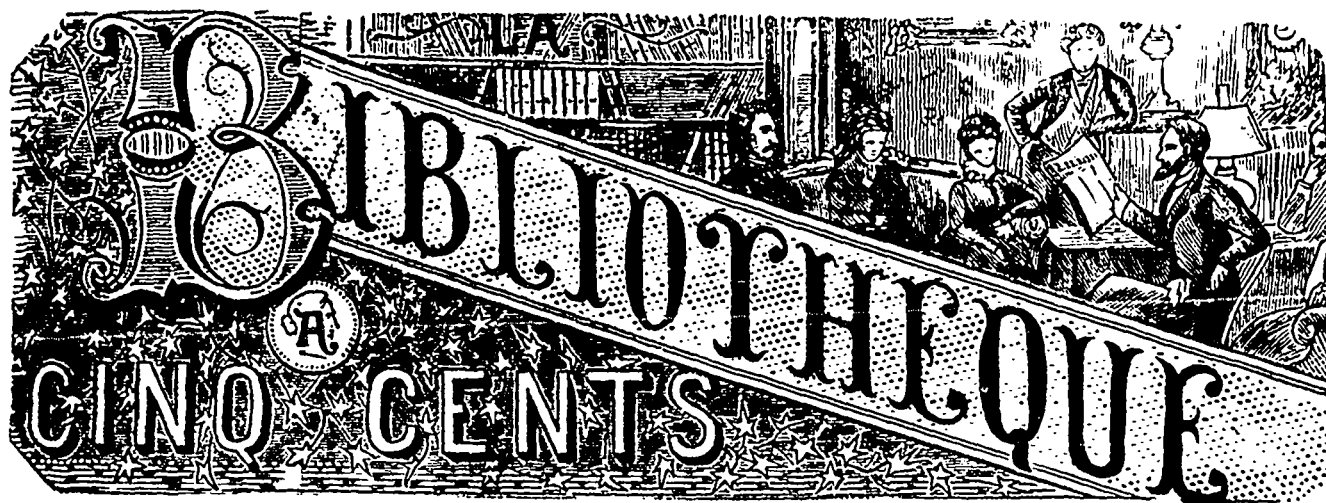
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publiée par Foirier, Dessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }  
\$2.50

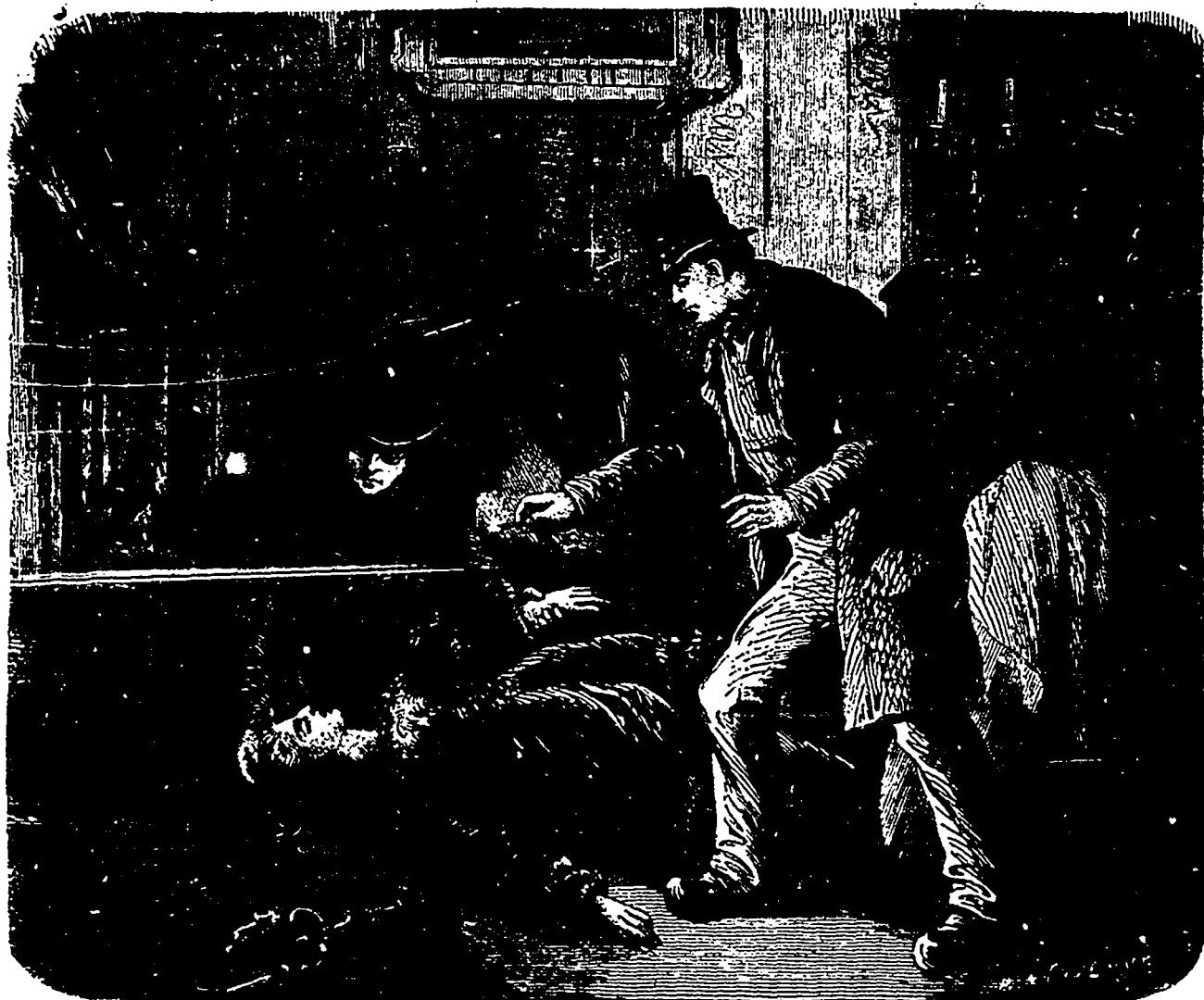
MONTREAL, 19 AVRIL 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 2

# L'INSPECTEUR DE POLICE

Seconde Partie de LA NUIT SANGLANTE



# L'INSPECTEUR DE POLICE

Seconde Partie de LA NUIT SANGLANTE, par HENRI TESSIER

## I

OU MME DE RAYNOLD APPARAÎT POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Pétras Weber, puisque faute d'un autre, il nous faut bien l'appeler par ce nom, était, à n'en pas douter, une nature puissante. Car, tiré brusquement d'un rêve dans lequel tout un lugubre passé venait de renaître à sa pensée, il n'eut ni un tressaillement, ni même un geste d'impatience !

Il se tourna nonchalamment, dans son lit garni d'épais rideaux de drap gris avec bordure noire, s'appuya sur son coude, et, d'une voix aussi calme, aussi indolente que s'il eût dormi sincèrement et honnêtement toute la nuit, murmura :

—Tiens ! c'est vous, madame Lemerle, qui me servez ce matin ! Où donc est Armi ?

Mme Lemerle, une vieille femme de soixante-cinq ans environ, aussi épaisse au physique qu'au moral, était la cuisinière du docteur.

Elle lui fit une révérence à la paysanne.

—Monsieur m'excusera, dit-elle, mais Armi n'étant pas rentré cette nuit...

—Vous avez fait son service ! merci, ma bonne madame Lemerle. Eh ! c'est juste, nous sommes le 25 décembre ! ce pauvre Armi se sera laissé entraîner à quelque réveillon... et il a oublié mon chocolat. Oh ! pour une fois, je puis bien lui pardonner cela.

—Il est si dévoué à monsieur...

—N'est-ce pas ? N'en parlons plus. Je ne le gronderai que pour la forme.

—Voici le courrier de monsieur.

—Bien. Donnez-moi de l'eau chaude, madame Lemerle, je vais m'habiller.

La cuisinière sortit, emportant la tasse que le docteur avait à moitié vidée.

Pétras Weber prit ses lettres, les lut distraitement, et n'attachait d'importance qu'à une carte contenue dans une enveloppe armoriée.

Cette carte était celle du comte de Colmar.

Au-dessous de son nom, le vieillard avait écrit au crayon d'une main ferme :

*J'aurai la fièvre demain, ne me faites donc pas visite !*

Le docteur sourit, déchira la carte et se leva.

Il se rasa d'abord avec le soin le plus méticuleux, et consacra ensuite à sa toilette autant de temps et d'attention que la coquette la plus raffinée.

En se passant sur les mains une pâte onctueuse, destinée à adoucir la peau, il remarqua, à l'extrémité du pouce droit, une petite tache noire qui non seulement altérait l'épiderme, mais encore avait atteint l'ongle, intérieurement et extérieurement.

Il examina attentivement cette tache et ses sourcils se froncèrent avec colère.

—Maladroit ! dit-il entre ses dents.

Et saisissant des ciseaux, il coupa l'ongle qui était assez long, au ras de la chair, et se prit à frotter la partie tachée avec une pierre ponce.

Mais la peau semblait comme corrodée, et, malgré ses tentatives répétées, l'empreinte brune persista, tant sur les doigts que sur l'ongle.

Ce résultat lui fit se mordre les lèvres.

Néanmoins, il acheva de se vêtir, choisissant dans sa garde-robe, très confortable, une redingote, un gilet et un pantalon d'un des meilleurs tailleurs, et un pardessus sombre qui lui allait à ravir.

Cela fait, il mit ses gants, prit son chapeau et sortit en disant à Mme Lemerle :

—Si mon cocher vient, vous lui direz qu'il attelle, pour deux heures, le coupé avec Nestor.

—Bien, monsieur.

Sous la porte cochère, le docteur croisa le concierge, qui astiquait le bouton de la sonnette et qui le salua respectivement.

Un fiacre passait, Weber l'appela.

—Rue Saint-Louis-en-l'Île ! dit-il assez haut pour être entendu de l'époux de Thasie ; hôtel de Colmar.

Le cocher remonta la rue et prit le boulevard à gauche.

Weber le laissa filer jusqu'au faubourg Montmartre, et là, passant sa tête par la portière :

—Au fait, cocher, dit-il, menez-moi plutôt rue Ramey, à l'angle de la rue Marcadet.

La voiture repartit et s'arrêta vingt minutes plus tard à l'endroit désigné.

Le docteur paya, et, les mains dans les poches de son pardessus, son lorgnon sur le nez, suivit la rue Marcadet jusqu'à la place de l'Eglise.

Arrivé là, il entra dans le bureau des omnibus et demanda un numéro.

La voiture était vide encore, le conducteur, les yeux clos, fumait, assis sur le trottoir.

L'Américain se promena donc lentement, comme s'il attendait le départ.

Mais sa promenade, très circonscrite d'abord, s'étendit peu à peu jusqu'à l'extrémité de la place, et insensiblement il s'engagea dans la rue Ramey qu'il remonta du même pas lent et pensif.

Il la parcourut jusqu'à la rue des Saules, une pente raide comme un flanc alpestre, que la municipalité a négligé de faire paver, si bien qu'en temps de pluie elle se ravine effroyablement.

Au sommet de cette côte d'aspect si farouche, la butte Montmartre étale, dans toute sa hideur, l'entassement de constructions étranges, délabrées, disparates, qui couronne ce point élevé.

L'Américain gravit, en soufflant comme un phoque, et sur le bout des pieds, ce pénible cloaque.

Evitant les fondrières, sautant par-dessus les flaques de boue, contournant les ornières et rasant le pied des murs où des rudiments de gazon avaient consolidé le terrain, il finit par atteindre la rue Girardon sans avoir trop crotté ses bottines.

Cette rue Girardon, que bien peu de Parisiens connaissent sans doute, couronne la montagne de Montmartre du côté du nord, et se greffe à la rue Fontaine-du-But, ainsi nommée en raison d'un retrait ou fer à cheval, entouré de bornes, qui se trouve au milieu de cette voie et au centre duquel s'épanouit une pompe préfectorale.

Le docteur s'arrêta à l'angle de la rue Fontaine-du-But.

Elle était absolument déserte.

Devant lui se dressait un grand mur, sur la crête duquel de pauvres arbres laissaient pendre leurs branches chargées de givre.

Ce mur était percé d'une porte massive, aux ais consolidés par de larges trèfles de fer.

Weber s'assura, que, des fenêtres des immeubles voisins, personne ne le pouvait voir, tira une clef de sa poche et pénétra dans un jardinnet de soixante mètres carrés tellement plein d'arbustes, de plantes et de broussailles que, pour s'y frayer un passage, il fut obligé de les écarter de la main.

Au fond du jardinnet, une petite maison, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, surmonté de mansardes, se cachait sous deux immenses acacias.

Elle paraissait dans un état de délabrement et d'abandon complets, et aussi hermétiquement close que si elle était inhabitée depuis de longues années.

Le docteur franchit les quatre marches descendues du perron, ouvrit la porte, qu'il referma doucement derrière lui, et se trouva dans l'obscurité la plus intonso. Quelques secondes s'écoulèrent, puis une lueur dissipa ces ténèbres.

Pétrus Weber venait d'enflammer une de ces allumettes qui ne produisent aucune explosion.

Était-ce bien l'Américain ? Il out été permis d'en douter. Car, dans la demi-minute qui venait de s'écouler, il avait subi une transformation complète.

Il avait à cette heure, une perruque d'un blond ardent, admirablement ajustée, et une longue barbe, de même nuance, coquettement frisée et formant l'éventail, était si artistement adoptée à son visage, que l'œil le plus expert s'y fût trompé.

En regardant autour de lui, il se vit au centre d'un petit vestibule, dont le carrelage était couvert d'un épais paillason. Les cloisons et le plafond lui-même paraissaient cacher un matelassage, sous leurs tentures de cretonne.

Deux portes, se faisant vis-à-vis, s'ouvraient dans ce vestibule, garnies toutes les deux d'un cadre rembourré, tendu de même étoffe.

Weber tira à lui le cadre le plus près de l'entrée. Il masquait une porte en bois peint.

Collant alors son oreille au panneau, il écouta.

Un silence presque tangible régnait à l'intérieur.

L'Américain sourit, souffla son allumette, qui touchait à sa fin et, avec des précautions de pick-pocket, fit jouer le pêne de la serrure.

Puis, s'arrêtant sur le seuil, il se pencha en avant et écouta encore.

Rien toujours.

—Allons, pensa-t-il avec satisfaction, Armi a exécuté ponctuellement mes ordres. Je n'ai rien à redouter.

Refermant alors la porte, dont il poussa le verrou, il frotta une seconde allumette contre le mur, se dirigea d'un pas ferme vers la cheminée et alluma les bougies d'un candélabre.

Cela fait, il se retourna.

Il était dans une grande pièce, meublée avec luxe et capitonnée, comme le vestibule, de reps gris perle, relevé de lisérés et de torsades cerise.

Une table, sur laquelle un lunch était servi, en occupait le centre.

Au fond s'ouvrait une alcôve, dont le lit était pur de tout contact, et, sur un guéridon, entre les fenêtres, se trouvait un des candélabres dont les bougies s'étaient éteintes, après avoir brûlé jusqu'aux bobèches.

Enfin, près de la cheminée, pelotonnée dans un fauteuil et enveloppée d'un manteau de fourrure, une jeune femme semblait dormir.

Elle était adorablement jolie et paraissait avoir tout au plus dix-sept à dix-huit ans.

De son chapeau, dont elle n'avait pas même dénoué les herbes, ses cheveux blonds s'échappaient en désordre, ses lèvres rouges tranchaient avec la pâleur de son visage, dont les lignes, d'une délicatesse extrême, avaient, chose singulière dans le sommeil comme des contractions d'épouvante.

Autour des pieds de la dormeuse, le tapis du foyer était enroulé, et dans sa main droite, élégante et nerveusement crispée, elle tenait un couteau à découper, dont la lame aiguë et brillante étincelait au milieu des plis de sa jupe de faille noire.

Dans l'âtre, le feu semblait éteint depuis longtemps, car la température de la chambre était glaciale.

Pétrus Weber contempla ce spectacle étrange avec un mauvais rictus de joie, qui se changea en terreur lorsque ses regards se portèrent sur la table où se trouvait le souper. Tout y était intact !

Il s'en approcha brusquement et s'assura que rien n'en avait été entamé.

Les hors-d'œuvre, un perdreau froid, une mayonnaise de homard, les pâtisseries, les bouteilles et mêmes les carafes se trouvaient dans l'état où on les avait posés !

L'Américain devint blanc comme sa chemise.

—Mais alors... murmura-t-il avec un geste de rage, elle dort d'un sommeil naturel ! La peur et la fatigue seules ont eu raison d'elle. Ces bougies usées jusqu'au bout... ces précautions... ce couteau...

—Ah ! ajouta-t-il avec une violence pleine de menace, il ne sera pas dit que je me sois arrêté devant cette misère !

—Cette jolie fille vaut trois millions et on me l'a refusée !... C'était une belle partie perdue ! je me suis donné ma revanche... et cette fois, je la gagnerai, je le jure !

En ce moment la jeune femme fit un mouvement.

Le docteur s'élança vers le candélabre, afin d'en éteindre les bougies. Mais il était trop tard.

Mlle de Reynold d'Hautefort, car c'était bien elle, ouvrit les yeux et, en apercevant Pétrus Weber, se dressa d'un bond.

## IV

## UN BANDIT

Weber, malgré lui, recula.

Hermine, au contraire, fit un pas en avant.

—Où suis-je et qui êtes-vous, monsieur ? dit-elle avec plus de surprise que d'épouvante.

L'Américain, qui s'attendait à une explosion d'effroi et de colère, fut désarmé par cette simple question et balbutia :

—Vous êtes chez un homme qui vous est tout dévoué, mademoiselle !

Les sourcils de Mlle de Reynold se froncèrent. Les dernières influences du sommeil s'évaporant, la pensée lui revint claire et terrible.

Aussi fut-ce avec un éclair dans le regard, et en serrant violemment le couteau qu'elle tenait à la main, qu'elle ajouta :

—Comment se fait-il que je sois dans cette maison inconnue, avec vous que je ne connais pas ?

—N'y êtes-vous pas venue de votre plein gré ? demanda doucement le docteur, qui cherchait, sans trop savoir pourquoi, à éviter que la conversation ne débutât par la violence.

—Que vous importe !

—Je croyais, cependant...

—Qu'appelée ici par une lettre, je suis en dr. it de m'étonner de n'y avoir pas trouvé celui qui m'a écrit !

—Ce qui est fort simple, cependant.

Hermine toisa son interlocuteur avec une fixité sereine, et, puisant dans l'ingénuité de ses dix-sept ans une vaillance d'autant plus grande qu'elle se méprenait sur le genre de danger qui la menaçait, répliqua sèchement :

—Expliquez-vous, monsieur.

—Soit, mademoiselle, je m'expliquerai.

—D'abord, qui êtes-vous ?

—Permettez-moi de ne pas répondre à votre question. Je le ferai tout à l'heure.

—J'attends, dit Mlle d'Hautefort avec une souveraine arrogance.

—Puisque vous l'exigez, mademoiselle, voici ma réponse : M. Paul Lundi, un de vos amis...

—Mon seul ami, rectifia la jeune fille avec une fierté angélique.

—M. Paul Lundi, donc, vous a écrit pour vous supplier de le rejoindre, à deux heures et demie, dans cette petite maison.

—Où un grand danger, que seule je pouvais conjurer, le menaçait !

—Vous êtes accourue...

—Et un homme qui m'attendait m'a introduite, en me disant : Dans un instant, M. Paul sera près de vous ! Voilà de longues heures, plus d'un jour, que je suis ici ! enfermée comme dans une prison ! ajouta Mlle de Reynold en s'animent, j'ai eu d'abord de la patience, puis l'effroi est venu !... une terreur toujours grandissante s'est emparée de moi !... j'ai pleuré, appelé... et j'ai perdu connaissance au moment où, n'ayant plus de force, la pensée m'est venue de mon pauvre grand-père, malade et peut-être frappé mortellement par ma disparition.

—Vous exagérez, mademoiselle.

—Où est Paul ? Pourquoi n'est-il pas pas près de moi ?

—Paul... tout court ? Vous l'aimez donc !

La jeune fille se cabra sous cette impertinence comme un cheval de race sous le fouet.

—Qui donc êtes-vous, pour interroger la duchesse d'Hautfort ? dit-elle ; répondez, je le veux.

—Je suis un homme qui vous aime plus, et mieux assurément que M. Paul Lundi.

—Monsieur ! vous m'insultez ! Est-ce pour me faire croire plus aisément que c'est lui qui vous envoie ?

—Peut-être, mademoiselle ! Êtes-vous donc si sûre de lui ?

—Comme de moi !

—Il vous aime ?

—Nous nous aimons.

—Et votre grand-père connaît cette .. affection... d'un infortuné, car M. Paul Lundi est un enfant trouvé, et de Mlle de Reynold ?

Hermine, dont la tête s'était redressée aux premiers mots, baissa le front.

L'Américain profita de cet instant d'effarement.

—Non ! n'est-ce pas ? Et vous vous avouez qu'il en serait indigné ! Pourquoi n'admettriez-vous pas aussi que M. Paul Lundi pût n'être qu'un vulgaire séducteur.

—Taisez-vous !

—... Qui, en se faisant aimer de vous, n'ait eu d'autre but que de conquérir, un jour, l'immense fortune dont vous êtes l'héritière ?

—Ah ! vous mentez ! et calomniez le meilleur et le plus honnête cœur qu'il y ait au monde.

—Qui sait ? Pourquoi vous a-t-il écrit, alors ? Ne savait-il pas qu'il ne devait pas venir et que votre absence, en vous compromettant à tous les yeux, devenait l'arme dont il avait besoin.

Hermine marcha lentement sur l'Américain et, quand elle ne fut plus qu'à un pas de lui, lui dit, avec une énergie qu'il était loin de soupçonner dans cette frêle et délicate créature :

—De quelque nom qu'on vous appelle, monsieur, vous êtes un misérable !

Weber tint bon devant l'outrage.

—Comment désignerez-vous, alors, cet unique ami, qui a peut-être calculé que votre visite inconsiderée vous mettait dans l'obligation de l'accepter pour époux ? Qui vous prouve qu'il n'espérait pas que le duc de Reynold, vieux et souffrant, ne pourrait résister à la secousse produite par votre absence, et le délivrerait ainsi du seul obstacle qui pût s'opposer à ses projets ?

La jeune fille pâlit de colère.

—Oh ! doublement misérable ! dit-elle, vous accusez un innocent qui fût mort plutôt que de me causer un chagrin.

—Il l'est, pensa Weber, qui reprit tout haut. N'est-ce pas lui qui vous a donné un rendez-vous ?

Hermine jeta un cri.

—Ah ! dit-elle, vous venez de vous trahir ! Non, ce n'est pas lui ! Déjà en recevant sa lettre, j'ai douté, parce que jamais il n'avait osé me demander de le voir en secret, et que me prier de sortir seule, lui eût paru une impardonnable inconvenance, dût mon absence n'être que d'un instant ! Et je m'étais effrayée, en songeant qu'il fallait qu'un épouvantable malheur l'eût atteint. J'ai lutté contre ma tendresse... oui, ma tendresse ! et ma confiance en lui... car vos infamies ne le sauraient atteindre !... Et je suis accourue...

—Pour me permettre de vous dire que je vous adore ! Soit ! ajouta Weber avec ardeur, croyez tout ce que vous voudrez, j'accepte vos reproches... vos injures... tout !... Pourvu que je puisse vous convaincre de l'amour insensé que vous avez fait naître en moi...

—N'approchez pas ! Je suis armée ! s'écria l'enfant, effrayée de la métamorphose qui venait de s'opérer chez l'Américain.

Et, en effet, voyant que la ruse ne lui réussissait pas, Petrus Weber y avait renoncé, et, résolu à tout, ne voilait plus l'éclat fulgurant de ses regards, ardemment fixés sur la jeune fille, dont il s'efforçait de saisir la main.

Hermine fit un brusque mouvement en arrière et leva le couteau qu'elle serrait dans ses petits doigts crispés.

—Oui, je vous aime, reprit le docteur avec rage. Depuis deux ans, je vous suis partout, caché dans votre ombre, m'enivrant de votre beauté, de votre jeunesse ! ne vivant que de vous et par vous ! Je vous ai demandée au duc de Reynold et il m'a refusé !... quoique je sois de votre monde, moi !

—Vous ! exclama Hermine avec une hauteur si blessante que l'Américain tressaillit comme sous un coup de cravache. Dans notre monde, il n'y a que des gentilshommes, et vous avez agi comme un larron !

—Un larron... que vous épouserez, cependant.

—Moi ?

—Ah !, vous songez à votre pauvre frère de peintre, à ce héros qui, vous le pensez, va apparaître pour vous porter secours. N'y comptez pas. M. Paul Lundi, que votre grand-père chasserait, comme un laquais, sans même lui donner, comme à moi, les raisons de son refus, M. Paul Lundi serait fort empêché de venir.

—Vous l'avez tué ? sanglota la jeune fille, dont le cœur eut comme une révélation.

—Non ! mais je le tuerais sans hésiter s'il se plaçait entre vous et moi. Ah ! je vous veux et je vous aurai, dût l'humanité entière se liguier contre moi ! M'entendez-vous, Hermine ? Je vous aime avec passion, avec délire, au point de ne pas reculer devant un crime pour vous conquérir.

Hermine, souple comme une liane, bondit de l'autre côté de la table, et lui présenta la pointe du couteau, dans le manche duquel la terreur faisait que ses doigts s'incrustaient.

—Approchez donc !

—Eh ! que me ferait de mourir de votre main ? rugit l'Américain en poussant la table avec fureur.

—Je vais crier.

—Ces murs sont capitonnés.

Mlle de Reynold tenta de résister à la pression brutale qui l'obligeait à reculer, mais Pétrus Weber avait une force herculéenne, et elle sentit qu'elle lutterait en vain.

—Monsieur ! oh ! que c'est lâche, ce que vous faites là, gémit-elle douloureusement.

L'enfant, sur le point d'être atteinte, brandit le couteau avec l'inconscience de l'agonie, et, lançant son bras dans la direction de l'Américain :

—Ah ! mourez donc ! fit-elle en fermant les yeux.

Mais le docteur, se baissant, évita le coup, et avant que la jeune fille eût pu reprendre son équilibre, il lui saisit le poignet et, le serrant à le lui broyer, lui arracha son arme.

—Lâche ! lâche ! lâche ! s'écria Mlle de Reynold.

Un épouvantable cri s'échappa de sa poitrine, pendant que, d'un effort désespéré, elle tentait de briser le cercle de fer qui l'enlaçait.

Au même instant, plusieurs coups violents et précipités ébranlèrent la porte de la chambre, pendant qu'une voix vibrante disait au dehors :

—Hurdi, mon garçon ! Défoncez-moi ça !

Une seconde secousse fit gémir la porte, qui vola en éclats.

M. Denis et Jean Brunet apparurent dans l'encadrement.

### III

#### EN CHASSE

M. Denis ne s'éveilla, le lendemain de cette mémorable nuit de Noël, que lorsque sa femme le secoua doucement, en lui disant d'une voix affectueuse :

—Voilà ton café, Denis !

—Ah ! déjà ! soupira l'inspecteur en frottant ses paupières encore alourdies par le sommeil ; quelle heure est-il donc, ma bonne ?

—Sept heures ; mais tu es rentré si tard, mon pauvre ami, et si fatigué, n'est-ce pas ?

—Non, pas trop.

—Oh ! l'effroyable métier !

—Baste ! tu te fais toujours de la bile sans motif, ma femme ; murmura M. Denis en s'asseyant sur son lit et en trempant dans sa tasse de petites tranches de pain beurré, soigneusement rôties. Sans doute le devoir est dur, parfois, mais ce n'est rien quand on en a l'habitude, et on y trouve souvent des attraits inattendus. Ainsi, hier...

—Hier ?

—Je te dirai cela plus tard. J'ai la tête bourrée de choses qu'il me faut mettre en ordre ; attends un peu que mon rapport soit fait là dedans ! et M. Denis touchait son front, j'aurai une intéressante histoire à te raconter.

—Bien ! Mais Mlle Hermine ? Ton père ? M. de Reynold ?

—Rien de très grave ! Tout cela s'arrangera. Va, ma bonne, laisse-moi travailler.

Sa femme partie, M. Denis acheva de boire doucement sa tasse de café, s'esuya les lèvres, se moucha, prit une prise de tabac avec une lenteur tout épicurienne, et, sautant à bas de son lit, se mit à procéder lestement et soigneusement à sa toilette, tout en monologuant entre ses dents :

—Oui ! en vérité, voilà une rude besogne ! Nous disons :

“ 1<sup>o</sup> Un assassinat à main armée, avec guet-apens ;

“ 2<sup>o</sup> Trois empoisonnements ;

“ 3<sup>o</sup> Le meurtre de l'assassin par celui qui a dû comploter et diriger l'assassinat ;

“ 4<sup>o</sup> L'enlèvement de Mlle de Reynold.

“ Quatre crimes, dont deux sont connexes, exécutés dans des quartiers absolument différents !

“ Pour les empoisonnés, M. Chauvet, le commissaire, se fourvoie, c'est sûr ; sa conviction de suicide va mettre le juge d'instruction sur une fausse piste... qui aboutira à un buisson creux !

“ Quant au jeune homme égorgé, si bien que soit conduite l'enquête, avec les éléments insignifiants que j'ai relevés, on n'y verra pas plus clair !

“ Eh ! eh ! si je les laissais barboter un peu, tout en suivant l'affaire pour mon compte, grâce à mes inductions personnelles !... Voilà qui serait intelligent ! et, si je réussissais, qui me vaudrait un fier avancement !... Eh ! dame ! chacun pour soi en ce bas monde !

“ Un bon juge d'instruction doit trouver lui-même ses points de repère ! Ma foi ! qu'il les trouve ! Je fournirai tout simplement mes constatations, et pour le reste, il s'arrangera !

“ Moi, j'opérerai à côté, avec l'aide de Lerat et de ce petit docteur, qui m'a l'air d'un vrai praticien !... Et ce sera bien le diable si nous revenons bredouille !

“ Quant à Mlle Hermine, inutile de parler de sa disparition. J'agirai seul, d'abord ; autant éviter de porter cela à la connaissance de la préfecture, car si le duo apprendrait un jour...

“ Non, non, je ne m'y résignerai que lorsque j'aurai perdu tout espoir.

En ce moment on frappa discrètement.

—Entrez ! cria M. Denis.

La figure fine et osseuse de Lerat se montra dans l'encadrement de la porte :

—Ah ! mon brave Lerat, vous arrivez bien.

—Vraiment ! monsieur Denis.

—Oui, je pensais à vous, ou plutôt à nous, et je me disais que voici peut-être une occasion unique de nous mettre une bonne fois en lumière.

—Diable ! cela me va, patron, surtout si vous vous chargez...

—Je me charge de tout ! il nous suffira d'être adroits, Mais, avant que je vous questionne, car je vois bien que votre zèle vous a empêché de vous coucher, voyons, n'avez-vous pas besoin de prendre quelque chose, Lerat ? Avez-vous faim ?

—J'ai mangé en courant, monsieur Denis.

—Soif, alors ? Parbleu ! Asseyez-vous, Lerat, voici du vin, un flacon de cognac et du sucre ; buvez et causons.

—Vous êtes trop bon, fit l'agent, avec un regard plein de gratitude, et tout en se versant un verre d'eau-de-vie qu'il dégusta à petits traits.

—Là, ça va mieux, n'est-ce pas ? A présent, dites-moi ce que vous avez fait.

—En vous quittant, monsieur Denis, j'ai lancé la brigade dans toutes les directions, avec ordre de s'informer dans les hôtels, dans les maisons garnies.

Et vous ne trouverez rien dans ces endroits-là. La jeune fille est sortie persuadée qu'elle allait rentrer au bout de quelques minutes, tout me le prouve ; en outre, elle est sage, j'en réponds, Lerat.

—Ensuite, comme le premier train pour le Mans ne part qu'à sept heures, ce qui nous eût retardés, je me suis rendu au télégraphe et j'ai envoyé une dépêche à Mesnard, un ami que j'ai là-bas, afin qu'il s'informât si le locataire de la maison rue de Flore, No. 10, est à son domicile.

—Très bien pensé.

—Depuis ce moment, presque tous mes hommes sont rentrés et n'ont rien appris. Je crains donc que nous n'ayons du mal à retrouver la demoiselle.

—C'est mon avis ! Aussi vais-je m'en occuper moi-même. Mais, mon pauvre Lerat, ce n'est pas tout, et il faut que vous me fassiez le sacrifice de votre sommeil aujourd'hui.

—Je dormirai double la nuit prochaine, monsieur Denis.

—Merci. Vous allez prendre une voiture et retourner au télégraphe expédier cette nouvelle dépêche à votre ami Mesnard.

M. Denis prit une feuille de papier, consulta les notes de son portefeuille, et écrivit :

“ Répondez de suite au sujet de la rue de Flore. Puis voyez sœur Marie-Joseph, au couvent de la Visitation.

“ Prévenez-la que M. Baptiste Moulin a failli être empoisonné par un pâté envoyé par elle.

“ Demandez des explications, et en outre enquêtez-vous. Si besoin est, j'irai moi-même au Mans.”

Le vieillard tendit le télégramme à l'agent et ajouta :

—Cela fait, montez à l'hôpital du Gros-Gaillou et sachez comment vont les deux blessés que j'y ai envoyés. “ Vous vous ferez remettre, en même temps, tout ce qu'on aura trouvé sur le jeune homme assassiné, et m'enverrez, par un exprès, la réponse et les objets.

“ Enfin, faites visiter par vos gens tous les vétérinaires et loueurs de voitures de la ville et de la banlieue, afin de découvrir un cheval que j'ai marqué d'une balle.”

Lerat écrivait sur son carnet, à mesure que parlait M. Denis.

—Tout cela est bien compris ? demanda celui-ci.

—Parfaitement, monsieur.

—D'un autre côté, il est entendu que, dans tout ceci, vous ne direz rien qu'à moi. Je vous indiquerai exactement la part que vous aurez à en confier au magistrat qui sera chargé de l'enquête. Comme je vous l'ai annoncé, nous allons travailler en amateurs, à côté de ces messieurs, et, si nous arrivons avant eux, dame, je vous promets que cela nous vaudra un bon point !

—Je me figure que nous le gagnerons, monsieur Denis.

—Ainsi soit-il. En route, alors, et je vous le répète, Lerat, du tact, ne négligez rien.

—Soyez sans crainte, patron. Vous serez content !

L'agent salua et sortit en courant.

M. Denis acheva de nouer méthodiquement sa cravate et passa sa redingote, puis son pardessus.

Il alla à la fenêtre, souleva l'un des rideaux et regarda quel temps il faisait.

Le ciel était gris de cendre, le jour blafard, le pavé gras.

M. Denis mit son cache-nez dans sa poche, sur son revolver, saisit sa canne, et sortit enfin, non sans embrasser sa femme, à qui il dit qu'elle n'eût pas à s'inquiéter si, par hasard, il ne rentrait pas déjeuner.

Une fois sur le quai, le vieil inspecteur gagna une station de voitures, choisit un cheval en connaisseur, et se fit conduire avenue de Breteuil, à l'angle de la rue Eblé.

Huit heures sonnaient comme il y arrivait.

Les cloches de l'église Saint-François-Xavier carillonnaient à toute volée, pour annoncer la messe, et, de tous côtés, les fidèles se rendaient à cet appel.

M. Denis sembla vouloir les imiter et se dirigea vers l'entrée qui aspecte sur le boulevard.

Sous le porche, assis sur un escabeau de bois, un vieux bonhomme, paralysé des deux jambes et tenant un petit éventaire sur ses genoux, offrait à tous les arrivants des images enluminées, des rosaires, des médailles bénites, en goignant d'une voix dolente et monotone :

—N'oubliez pas le pauvre estropié, s'il vous plaît !

M. Denis s'arrêta au pied des marches et attendit patiemment que tout le monde fût entré.

Puis, lorsqu'il n'eut plus à craindre que l'arrivée de quelque retardataire, il s'approcha du mendiant et lui mit vingt sous dans la main.

—Oh ! merci, mon bon monsieur, glapit le paralytique, dont les yeux étincelèrent d'allégresse, que le bon Dieu vous le rende !

—Il vous exaucera, je l'espère, mon ami, répliqua M. Denis ; mais, de votre côté, vous pouvez me rendre un service.

—Un service ? Parlez, mon généreux monsieur.

—Vous venez à cette place depuis longtemps ?

—Depuis l'inauguration de l'église, c'est-à-dire depuis six ans passés.

—N'avez-vous pas vu, hier, vers deux heures, une jeune fille, blonde, très jolie, vêtue d'une robe de faille noire et d'un manteau garni de fourrures ?

—Hier ? attendez donc ! vers deux heures ? il est entré très peu de monde et je ne fais pas beaucoup attention aux toilettes, moi ! Aussi, à moins que ce ne soit Mlle de Reynold.

—Vous la connaissez ? demanda vivement M. Denis.

—Si je connais Mlle Hermine !... ah ! Seigneur ! je crois bien ! Et son brave homme de grand-père, donc ! Ils viennent tous les dimanches : la petite-fille donnant le bras à l'aïeul ! Et il faut voir comme elle le câline, le pauvre vieillard ! Aussi avec quelle tendresse il lui dit, quand ils passent tous les deux à petits pas :

—Pas si vite, Hermine ! pas si vite, ma mignonne ! tu oublies mes mauvaises jambes et notre pauvre blessé !

Le pauvre blessé, c'est moi ! et elle n'a garde de m'oublier, la belle demoiselle du bon Dieu ! Car elle me donnerait plutôt deux fois qu'une...

—Bien ! très bien, grommelait M. Denis, que la satisfaction qu'il éprouvait empêchait de s'impatienter. Alors, vous êtes sûr que, hier, Mlle de Reynold...

—Sans doute ! Elle est arrivée vers deux heures et n'est restée qu'un instant. En sortant, elle m'a jeté cinquante centimes, en me criant de sa douce voix :

—Priez pour moi, père François !

—Et vous n'avez pas remarqué de quel côté elle s'est dirigée ?

—Si fait, bien ! J'ai tant de plaisir à la contempler, que je l'ai suivie des yeux sur le boulevard, là, tant que j'ai pu l'apercevoir.

M. Denis remercia le marchand d'images, et remonta du côté qu'il lui indiquait, c'est-à-dire vers la gare de l'Ouest, suivi à distance par sa voiture.

A l'angle de la rue de Sèvres, un commissionnaire était couché sur son crochet.

L'inspecteur l'aborda et lui posa les mêmes questions qu'il venait d'adresser au père François.

Le hasard le servit à souhait, car le commissionnaire avait justement été envoyé par Mlle de Reynold pour lui chercher un fiacre.

Au portrait que lui en fit M. Denis, il n'hésita pas à la reconnaître.

—A quel endroit allâtes-vous prendre la voiture ? demanda le vieillard.

—A deux pas, monsieur.

—Vous ne vous rappelez pas le numéro ?

—Ma foi, non ! tout ce que je sais, c'est qu'il n'y en avait que trois à la station et que le cocher me fit remarquer qu'il chargeait à 2 heures 35.

—A merveille ! pensa M. Denis, qui ajouta tout haut : Eh bien ! mon garçon, il s'agit de me trouver ce cocher-là. Venez avec moi.

A la station, l'agent de service releva sur son livre les numéros des trois voitures pointées à 2 heures 35 ; une seule avait chargé à cette heure : c'était le numéro 1743.

—Comment le rejoindre promptement ? demanda M. Denis.

—En adressant une note à chaque dépôt, vous pourrez le revoir demain matin.

—Ce serait trop tard ! bornez-vous, s'il revenait ici, à me l'envoyer d'urgence, je vous prie.

M. Denis donna sa carte à l'agent et revint, avec le commissionnaire, vers sa voiture.

—Vous, mon brave, lui dit-il, il faut que vous recoliez promptement une vingtaine de vos camarades, et qu'en deux heures vous ayez été prévenir les surveillants de toutes les stations de Paris. Un de vous suffira pour chaque arrondissement et ce sera vite fait. Il y aura dix francs pour chacun de vos hommes et un louis pour celui qui m'amènera le cocher.

—Ce sera moi, bourgeois, je vous le promets.

—Soit. Alors, vous viendrez me trouver à mon bureau : voici mon adresse, mais surtout menez-moi cela rondement.

Remontant alors dans sa voiture :

—A présent, cocher, dit-il à la Préfecture de police.

#### IV

COMMENT M. DENIS, TOUT EN APPRENANT BEAUCOUP DE CHOSSES, NE S'EN TROUVE GUÈRE PLUS AVANCÉ.

Lorsque M. Denis arriva à son bureau, il trouva, dans l'antichambre, M. Yamloff et Jean Brunet qui l'attendaient.

Il serra cordialement la main du médecin et passa devant lui, en disant à Jean Brunet :

—Dans un instant, je suis à vous, mon brave !

A peine entré dans son cabinet, l'inspecteur jeta son chapeau et son pardessus sur la banquette qui en garnissait un des côtés, et offrant un fauteuil à M. Yamloff :

—Eh bien ! docteur, demanda-t-il avec anxiété, nos malades ?

—J'en réponds ! répliqua le jeune homme simplement.

—De tous les trois ?

—De tous les trois ! Natty et sa femme seront hors de danger demain, et leur convalescence marchera vite ! Quant à M. Moulin, son âge a un peu fait obstacle à ma médication, mais cela n'occasionnera qu'un retard de quelques jours.

—Alors ils peuvent parler ?

—Oh ! pas encore, fit M. Yamloff en souriant ; mais le pouls est appréciable. La circulation du sang, rétablie dans le tronc, gagnera les membres dans quelques heures ; les taches morbides ont disparu, bref, tout danger est conjuré.

M. Denis tendit les deux mains au médecin.

—Ma foi ! monsieur, dit-il, dans notre métier les cas d'effusion sont rares ; mais je me connais en hommes, et vous êtes de ceux à qui je suis heureux d'exprimer ma très sincère sympathie.

Le médecin rougit à ce compliment et s'inclina en balbutiant :

—Monsieur !

—Oui, insista M. Denis avec chaleur, vous avez fait un tour de force, que je jugeais impossible, avec un talent et une modestie qui me sont garants de votre savoir ! Voulez-vous faire plus et mieux encore ?

—Disposez de moi.

—Je me suis juré, et notez que je suis têtue comme un Breton, de tirer au clair une autre très singulière affaire ; je vous prie de m'y aider de nouveau.

—De tout mon cœur.

— Vos malades peuvent-ils se passer de vous ce matin ?

— Parfaitement ! Korhoel est avec eux.

— Alors, prenez ceci, qui vous servira de laissez-passer, M. Denis écrivait, tout en parlant, quelques mots sur sa carte, et rendez-vous à l'hôpital du Gros-Gaillou.

— Vous visiterez avec soin deux blessés que j'y ai envoyés cette nuit.

— Non pas que je doute du savoir des médecins de l'hospice, mais ils pourraient peut-être négliger ces deux malheureux, auxquels je m'intéresse de la façon la plus vive.

— J'y vais à l'instant.

— Vous aurez l'obligeance de me faire savoir votre opinion sur le cas des deux sujets et sur le traitement mis en œuvre, afin que, s'il y a lieu, j'avise au moyen de vous en confier la guérison.

— Dans deux heures vous aurez ma réponse, monsieur.

— Merci.

— A propos, ajouta M. Yamloff en prenant son chapeau, comme j'ai supposé que quelqu'un viendrait de votre part, chez Natty, faire une perquisition, et dans le but d'aider la justice dans ses recherches, j'ai pris sur moi de rassembler tout ce qui, à mon sens, pouvait vous éclairer. Voici donc les papiers de Linden, que, par précaution, il avait réunis dans cette enveloppe, avec mention singulière :

— *Papiers à brûler si je venais à mourir subitement.*

— En effet, ceci est bizarre ! remarqua M. Denis.

— J'y ai joint les lettres reçues par Natty et Blanche depuis trois mois environ, pensant que peut-être votre habileté trouverait, dans leur insignifiance, ce que j'ai été impuissant à y découvrir.

M. Denis posa le paquet sur son bureau et reconduisit le jeune homme jusqu'à sa porte en disant :

— Nous tâcherons, docteur ! Merci encore, et à bientôt !

Jean Brunet se leva en apercevant le policier, et entra à son tour.

— Me voilà, monsieur, dit-il en se posant comme un soldat au port d'armes.

M. Denis ne s'y méprit pas.

— Ancien militaire, hein, mon brave ?

— 2<sup>e</sup> saphis, 3<sup>e</sup> escadron, 4<sup>e</sup> compagnie, deux congés, une blessure et trois campagnes, patron !

— Total : un honnête garçon ! Asseyez-vous, cocher. Où avez-vous pris votre voyageur, cette nuit ?

Jean raconta, avec détails, de quelle façon le jeune homme blond l'avait questionné, et ses observations à lui pendant qu'il l'attendait, avenue de Breteuil.

— C'est bien cela ! pensait M. Denis, le jardin du duc s'étend jusqu'à l'avenue !

Puis il ajouta tout haut :

— Vous n'aviez pas remarqué que quelqu'un vous eût suivi ?

— Ça ! je ne peux pas vous dire, patron, à cause du brouillard ! M'est avis, pourtant, que mon voyageur a dû rencontrer les assassins dans la rue Eblé.

— Où ils l'attendaient, sans doute ?

— Possible !

— Et vous supposez qu'il venait de la gare.

— Oui, il avait un petit sac et une couverture.

— Ah ! j'ignorais ce détail ! Laissez-moi votre numéro, mon garçon, j'aurai sans doute besoin de vous plus tard.

Jean présenta son livret, dont M. Denis prit copie.

— Vous avez un bon cheval ? demanda l'inspecteur en le lui rendant.

— Aujourd'hui, j'ai *Sultan*, plus vite que *Laghout*, mais moins de fond.

— N'importe ! Comme je tiens à vous témoigner ma satisfaction de votre conduite, restez en bas à ma disposition.

— Incrusté, patron.

— Il est neuf heures vingt minutes, conclut M. Denis en tirant sa montre.

Au moment où Jean saluait et sortait, on apportait une dépêche à M. Denis.

Il l'ouvrit. Elle était du Mans et ainsi conçue :

*Rue de Flore, n° 10, habite un jeune peintre, M. Paul Lundi. Parti pour Paris hier soir, par le train de 7 h. 55.*

MESNARD.

— Paul Lundi ! fit le policier en réfléchissant, où donc ai-je entendu prononcer ce nom ?... Ah ! par M. Kerhoel ! C'était l'invité dont la place est restée vide à la table du restaurant. Mais, alors, qu'est-ce que m'a chanté Mlle Fanny ? et que pouvait avoir de commun ce jeune homme avec Mlle Hermine ? L'une sortant à deux heures et l'autre arrivant à minuit.

— Diable ! cela s'embrouille au lieu de s'éclaircir !

M. Denis prit le paquet apporté par le docteur Yamloff et l'ouvrit en grommelant :

— Il faudra pourtant que je trouve ! En attendant, voyons si notre médecin a eu la main heureuse.

Et il éparpilla les papiers sur son bureau.

C'était d'abord un passe-port au nom de *Nathaniel van Linden*, né à *Batavia* en 1845. Etudiant en médecine.

Ce passe-port était visé par le consul français, à destination de Paris, à la date du 6 juin 1873.

Puis ensuite un journal, imprimé moitié en hollandais, moitié en français, et dont une des colonnes, entourée d'un trait de crayon rouge, portait en tête : *PROCÈS VAN LINDEN*.

Enfin, une large enveloppe ouverte et ayant conservé son cachet de cire noire.

Dans cette enveloppe, il y avait un assez volumineux manuscrit, dont les pages étaient couvertes d'une écriture de femme, fine, élégante et serrée, avec ce titre sur la couverture :

A MON FILS.

Puis une lettre froissée et maculée de petites taches semblables à celles que des gouttes d'eau, ou des larmes, produisent, sur le papier, après un certain laps de temps.

Enfin un mouchoir de batiste chiffé d'un E et d'un V entrelacés, et garni d'une dentelle déchirée en plusieurs endroits ; l'étoffe elle-même présentait de nombreux accrocs se correspondant et ressemblant à des morsures.

La lettre était signée : *Ta pauvre mère, EMMY VAN LINDEN*.

— Secret de famille, et probablement testament, se dit M. Denis en commençant à lire.

Mais, au fur et à mesure que ses regards couraient sur l'écriture, le front du policier se creusait d'une ride verticale plus accentuée, et, lorsqu'il arriva au dernier mot, il ne put retenir son exclamation favorite :

— Diable !

— Mon enfant, mon Nathaniel bien-aimé, disait la lettre ; quand tu liras ceci, je ne serai plus depuis longtemps ! On t'aura dit, mais je veux que tu le saches de moi-même, que je suis morte dans les plus épouvantables douleurs qu'ait jamais eu à supporter le courage d'une femme, d'une mère ! morte pour toi, victime du plus monstrueux forfait !... morte en te léguant la seule chose que je puisse te donner ici-bas, ce mouchoir qui étouffera mes derniers cris d'agonie... ma bénédiction... mon cœur et ma vie !...

— Plus tard, ... quand tu seras homme, si la haine à laquelle je succombe ne t'atteint pas, lis la confession que je joins à ce suprême adieu.

— Juge, alors, et agis suivant que ta conscience te conseillera.

— Mais souviens-toi que la même main, implacable, homicide et menteuse, a déshonoré ta mère... jeté son bonheur aux quatre vents du ciel... assassiné—après l'avoir perdu—celui qu'elle adorait et dont tu portes le nom !

— Qu'un homme, enfin, t'a fait orphelin avec de si effroyables raffinements de vengeance, que les plus terribles tortures seraient un talion insuffisant...

— Et que cet homme s'appelle le comte de Colmar !

— Adieu, mon fils... adieu, l'enfant de mon cœur... adieu ! souviens-toi... que mon dernier baiser et ma dernière pensée auront été pour toi.

“ A. B. ”



—Allons, fit le policier avec un soupir, encore un vieux drame impuni !... J'y reviendrai... plus tard ! Quant au sieur de Colmar, c'est ce me semble un coquin qui passerait un vilain quart d'heure s'il me tombait jamais sous la patte.

M. Denis lut encore cinq ou six lettres sans importance, dont trois signées Paul Lundi.

Il mit une de ces dernières dans son portefeuille et rassembla le reste, qu'il ficela et étiqueta avec soin.

La correspondance de Blanche, la femme de Natty, se composait d'un certain nombre de lettres de M. Moulin, l'une le remerciant, ainsi que Linden, du grand service qu'ils lui avaient rendu et les autres annonçant le désir de se lier davantage avec eux et d'habiter la même maison.

Toutes avaient quinze ou dix-huit mois de date.

Il y avait, en outre, trois ou quatre billets de Mlle Irma Chapuis, ouvrière chez la duchesse de Reynold, et dans lesquels il était question de Mlle Hermine, et deux cartes d'Hermine elle-même. Au dos de l'une, elle avait crayonné :

"Je prie mademoiselle Blanche de ne pas oublier de m'apporter mes chapeaux lundi matin."

Et sur l'autre :

"Si je puis vous être utile, ma chère demoiselle Blanche, comptez quand même sur ma sincère sympathie."

—Eh ! eh ! murmura M. Denis, la petite duchesse connaissait sans doute Blanche et Natty par Paul Lundi, ou Paul Lundi par ses deux amis ; nous verrons cela.

Il prit également une des cartes d'Hermine et l'enferma dans son portefeuille.

Il achevait à peine de cacheter les deux liasses qu'il venait de faire, quand son garçon de bureau entra et lui remit un petit sac autour duquel était roulée une couverture, et une boîte solidement attachée, en lui disant :

—Il y a là un commissionnaire qui dit que vous l'attendez, monsieur Denis.

—Bien ! je vous sonnerai tout à l'heure répondit l'inspecteur en ouvrant vivement la boîte.

Il en tira un billet, signé Lerat et ainsi libellé :

"Le jeune homme assassiné est assez gravement, mais non mortellement atteint, il va aussi bien que possible, grâce à une très solide constitution.

"L'assassin est probablement perdu ; cependant on ne désespère pas de lui faire reprendre connaissance, mais cela demandera trois ou quatre jours.

"Voilà, en outre, cher monsieur Denis, tout ce que le greffe m'a remis appartenant au blessé."

C'était un calepin, un porte-monnaie contenant 160 francs, un canif et une montre d'argent avec chaîne en or.

Dans le calepin, M. Denis trouva un portrait à l'aquarelle, une merveille de finesse et de couleur, qui lui fit jeter un cri d'étonnement :

—Mademoiselle de Reynold, dit-il.

Et c'était bien Hermine !

Hermine, d'une ressemblance achevée, et adorablement jolie, avec ses cheveux blonds, son sourire d'ange et ses yeux bleus.

—Ah ça ! gronda le policier décontenancé, est-ce que mon blessé serait...

Il tira deux lettres du calepin.

Toutes deux portaient comme suscription :

M. Paul Lundi, 10, rue de Flore, le Mans.

—Diable ! répéta pour la troisième fois M. Denis, c'est bien lui !

Il ouvrit la première lettre, qui était de Natty Linden :

"Cher Paul,

"Fais trêve un jour à tes poétiques amours, et viens te rafraîchir le cœur à notre bonne amitié.

"Nous t'attendons à minuit précis chez Magny, salon n° 5, le 24 décembre. Surtout ne manque pas, car pas un de nous ne te pardonnerait."

—Voyons ! cela se complique, calculait le policier avec stupeur ; amis intimes tous deux et tous deux frappés en

même temps ! Et, puis, comment se fait-il qu'attendu rue Contrescarpe, ce pauvre diable soit allé se faire égorger rue Eblé ?

M. Denis se mordait les lèvres d'impatience quand, en repliant la seconde lettre, il s'écria, en sursautant franchement cette fois :

—Eureka !

C'était une petite feuille de papier gris de lin, avec un monogramme frappé, composé d'un H et d'un R, et sur cette feuille il y avait, d'une fine et aristocratique écriture :

"Cher monsieur Paul,

"Un grand péril me menace ! Venez vite, je vous le dirai, car vous seul pouvez me sauver. Toute notre vie dépend peut-être de ce rendez-vous.

"Je vous attendrai demain à minuit et demi, à l'angle de la rue Eblé et du boulevard.

"Ce que je fais est mal, sans doute, mais ne me condamnez pas avant de m'avoir entendu. "HERMINE."

—Ah ! sacrebleu, je commençais à m'y perdre, grommela l'inspecteur en souriant.

Et il ajouta tout à coup :

—Mais au fait, qu'est-ce que signifie ce nouvel imbroglio ?

"Pourquoi Mlle Hermine appelle-t-elle ce garçon à minuit et demi et sort-elle à deux heures de l'après-midi ?

"Où a-t-elle été dans l'intervalle ? et pourquoi ne se trouvait-elle pas au rendez-vous donné ?

"Voyons, voyons, je n'ai pas la berlue, pourtant ! il y a bien minuit et demi, demain, et le timbre de la poste est du 23 décembre.

"Quel satané logogriphe est-ce là ?

—Monsieur, interrompit de nouveau le garçon de bureau en entre-bâillant la porte, l'homme qui attend insiste pour vous parler ; il dit qu'il vient de l'avenue de Broteuil.

—Déjà ! fit M. Denis, en levant la tête. Eh ! faites-le entrer, Simon.

Le commissionnaire parut.

—Vous avez retrouvé le No. 1743, mon ami ? demanda vivement le policier.

—Oui, monsieur.

—Et ?...

—Il a conduit cette dame rue Girardon, No. 12, à une porte de jardin où quelqu'un l'attendait.

—Elle y est restée ?

—Le cocher a diné en face et ne l'a pas vue ressortir.

—Très bien. Combien avez-vous employé d'hommes ?

—Deux seulement ; le hasard m'a fait passer presque tout de suite quai d'Orsay où le 1743 stationnait.

—Voilà cinquante francs ; je suis content de vous.

Le commissionnaire salua, et M. Denis, jetant d'un mouvement brusque tout ce qu'il avait reçu de Lerat dans le tiroir de son bureau, le ferma et sonna son garçon.

—Simon, dit-il, envoyez-moi vite Luxeuil et Renard, en tenue d'expédition.

Dix minutes plus tard M. Denis sautait avec les deux agents dans le coupé de Jean Brunet, en lui criant :

—Au galop ! Rue Girardon, à Montmartre.

V

SOURIS QUI N'A QU'UN TROU EST BIEN TOT PRISE ! MAIS QUAND ELLE EN A DEUX...

—Paraît que ça chauffe ! se disait Jean Brunet en excitant son cheval d'un petit sifflement continu, assez efficace pour qu'en vingt minutes le coupé s'arrêtât à l'entrée de la rue Fontaine-du-But.

"Allons, Sultan, un coup de collier, mon bonhomme ! faut grimper ça !... reprit le cocher, qui, en vrai enfant de Paris, avait tourné l'épouvantable ascension de la rue des Saules.

Lorsqu'il entra dans la rue Girardon, il se pencha vers la portière et demanda :

—Quel numéro, patron ?

—Stop ! riposta M. Denis en s'élançant à terre et en faisant signe aux agents de rester dans la voiture.

La rue Girardon, peu fréquentée d'ordinaire, était absolument déserte, le brouillard, aidé des conséquences du réveillon, ayant retenu chez eux les tranquilles habitants de ce quartier excentrique.

L'inspecteur examina attentivement la porte du jardin, au-dessus de laquelle était gravé le No. 12, et s'assura qu'elle n'avait qu'une de ces serrures vulgaires dont le rossignol a facilement raison.

Satisfait de cette remarque, il frappa rudement.

Personne ne répondit.

Un second coup, plus fort, suivit le premier, puis un troisième, lancé à tour de bras, ébranla le panneau, sans obtenir un meilleur résultat.

—Luxeuil ! appela M. Denis.

Un des agents sortit du coupé.

—Ce que je vais faire n'est peut-être pas très légal, marmottait l'inspecteur entre ses dents, mais, ma foi, tant pis ! Je perdrais une heure à envoyer chercher le commissaire... et qui sait ce que vaut une heure en ce moment ?

—Luxeuil, reprit-il tout haut, il s'agit d'ouvrir cela, mon ami.

—Jeu d'enfant ! riposta laconiquement l'agent, en tirant de sa poche un trousseau semblable à celui qu'emploient les serruriers.

—Et, en effet, en moins de dix secondes la porte tournait sur ses gonds.

—Voilà ! monsieur Denis.

—Très bien ! Renard va rester avec la voiture. Vous, Luxeuil, vous m'accompagnerez. Eh ! au fait, cocher, vous n'avez l'air d'un gaillard solide, et peut-être ne serez-vous pas de trop ! Venez aussi avec nous !

Jean Brunet, très satisfait, sauta de son siège et entra avec M. Denis dans le jardin.

Arrivé sans bruit près de la maison, M. Denis en fit le tour, remarqua qu'elle était fermée avec un soin peu ordinaire et se convainquit que les deux faces latérales n'avaient pas d'autres ouvertures que les fenêtres.

La partie opposée au jardin aspectait sur un potager étroit et raviné par les pluies. Elle était percée d'une petite porte, en contre-bas, destinée vraisemblablement à la cuisine.

Le potager, comme tout l'enclos, se terminait par un mur élevé, au centre duquel s'appuyait une hutte en planches, employée jadis pour remiser les outils d'un jardinier et, pour le présent, tombant en ruines.

M. Denis appela Luxeuil du geste.

—Vous allez répéter, sans bruit, la même opération que tout à l'heure, lui dit-il ; puis vous vous tiendrez ici, en face du perron, afin d'avoir l'œil ouvert à droite et à gauche ; par derrière, il n'y a pas d'issue possible. Si un homme ou plusieurs tentaient de s'enfuir, arrêtez-les, et, au besoin, tirez dessus ! Vous êtes armé ?

L'agent montra son revolver.

—Vous, cocher, puisque vous avez de la poigne, entrez avec moi.

—Si je croche quelqu'un, patron, je vous fiche mon billet qu'il me restera dans les doigts.

—Allez, Luxeuil, conclut l'inspecteur.

L'agent donna une seconde preuve de son habileté, en ayant raison de la serrure avec autant de facilité que la première fois.

M. Denis pénétra dans le vestibule, Jean marchant sur ses talons.

D'un seul regard, le policier comprit que les murs et le plafond étaient rembourrés.

—Oh ! oh ! se dit-il, sommes-nous donc revenus aux petites maisons de la Régence ?

Il s'approcha sans bruit d'une des portes et colla son oreille au point de jonction du battant et du cadre.

Rien !

Il traversa le vestibule et réitéra la même expérience de l'autre côté.

Mais à peine avait-il appuyé sa tête au chambranle, qu'il lui sembla percevoir comme un cri perçant exhalé au loin.

Il concentra toutes les facultés auditives de son être sur la mince ouverture par où ce cri lui était arrivé.

Un silence opaque se fit, puis M. Denis entendit, distinctement, les mots : Au secours ! répétés deux fois, avec un accent désespéré.

Le policier se releva l'œil étincelant de colère.

—Cocher, dit-il, à l'œuvre et jetons cette porte à bas vite.

Jean Brunet s'approcha, tâta le capitonnage de sa large main, et répliqua en souriant :

—Faites place, patron, je vas crever ça !

Et l'ancien spahi, prenant du champ, bondit comme une catapulte et heurta de l'épaule le centre du panneau, qui s'éventra.

M. Denis saisit un des côtés, Jean tira sur l'autre, et la seconde porte apparut.

Le silence s'était fait de nouveau à l'intérieur.

—Hardi ! garçon ! cria M. Denis.

Et le cocher, bondissant de nouveau, brisa ce second obstacle comme s'il eût été de verre.

—Attention, Luxeuil ! commanda l'inspecteur en s'élançant, la canne levée, dans la chambre, où l'obscurité était complète.

Mais Jean Brunet, dont les mains étaient libres, fouilla lestement dans sa poche et en tira une allumette, qu'il enflamma en la frottant sur son pantalon.

Il aperçut alors le candélabre gisant à terre, le ramassa et en alluma les bougies, ainsi que l'avait fait Petrus Weber.

M. Denis, emporté par son élan, venait de se heurter à un corps étendu près de la table.

Il se pencha, au moment où, grâce à l'ancien spahi, la lumière se faisait.

—Mademoiselle Hermine ! s'écria le policier en enlevant la jeune fille, qu'il porta dans un des fauteuils.

—Morte ? demanda Jean.

—Non ! évanouie seulement ! répondit l'inspecteur. Dieu soit loué ! je crois que nous sommes arrivés à temps ! Mais l'autre ? où est-il ?

Il courut vers l'alcôve, bouleversa le lit et les rideaux, sans rien découvrir, et fit irruption, comme un ouragan, dans le cabinet de toilette.

Il était vide !

Mais M. Denis eut bientôt deviné, dans l'encoignure, une ouverture masquée par la boiserie et se fermant avec un ressort sur lequel il mit la main sans hésiter. Derrière, s'enfonçait un escalier de service.

Le policier prit une des bougies et descendit cet escalier, il se trouva dans la cuisine. La fenêtre en était ouverte, et la hutte du jardinier, qu'il avait remarquée quelques instants auparavant, écroulée sur le sol, laissait apparaître une porte dont elle était destinée à cacher l'existence.

—Ah ! sacrebleu ! s'écria M. Denis avec rage, le gredin s'est échappé ! et c'est ma faute ! j'aurais dû songer à cela !

Il revint par le même chemin, dans la chambre où était Mlle de Reynold, et, en passant, ramassa, dans le couloir, une frasse barbe blonde et un bouton de manchette.

Il mit les deux objets dans sa poche en murmurant :

—Je verrai cela plus tard.

Lorsqu'il reparut sur le seuil du cabinet de toilette, il aperçut Jean Brunet, agenouillé devant Hermine et tenant, dans ses mains rouges et velues, la petite main de la jeune fille.

—Eh ! mademoiselle ! dit-il en adoucissant sa voix, n'ayez plus peur, sapristi ! C'est des amis qui sont là à présent ! et des vrais... et des bons ! Moi, Jean Brunet ?... et puis M. Denis !... un maître homme tout de même ? et à qui, je crois, vous devez une fière chandelle.

Le policier sourit en entendant faire ainsi son éloge, mais sans, pour cela, cesser de regarder autour de lui.

Sur des tablettes du cabinet il vit des bouteilles de diverses formes et les ouvrit.

Il y avait des parfums, des lotions, des élixirs, qu'il rejeta dédaigneusement, pour ne s'emparer que d'un flacon de sels anglais et d'une fiole d'eau de mélisse.

Méfiant comme un habile qu'il était, il versa un demi-verre d'eau dans un rince-bouche, plutôt que de se servir des verres et de la carafe préparés pour le lunch, et y compta une dizaine de gouttes du cordial des Carmes.

Puis il revint vers Hermine, s'accroupit près d'elle et lui fit respirer le flacon de sels.

Au bout de quelques secondes, l'enfant eut un traspaillement.

—Ah ! la voilà qui revient ! la belle petite demoiselle ! exclama Jean Brunet avec joie.

—Chut ! fit M. Denis.

Mlle de Reynold ouvrit les yeux, mais elle les referma aussitôt, en poussant un cri d'effroi.

—N'ayez plus peur, mon enfant, fit M. Denis, je suis le fils de M. Comtois, l'intendant de votre grand-père...

—Ah !... sanglota la jeune fille qui, en entendant ce nom, cacha son visage dans ses mains.

Mais le mouvement d'Hermine n'eut que la durée d'un éclair, et, relevant son joli visage baigné de larmes, et saisissant la main de M. Denis.

—Mon grand-père ! mon pauvre grand-père ! conduisez-moi bien vite vers lui !... dit-elle en essayant de se lever et en retombant, brisée, dans le fauteuil.

L'inspecteur lui présenta le verre.

—Buvez ceci, mademoiselle, reprit-il doucement, mais avec autorité.

L'enfant hésita, mais, en apercevant le regard franc et honnête de M. Denis, elle prit le verre et en but quelques gorgées.

—Oh ! monsieur, murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible, si vous saviez combien je vous remercie, et combien est grand le service que vous m'avez rendu !

—Vous exagérez, mon enfant.

—J'exagère ! Quand je vous dois... Oh ! monsieur ! monsieur ! emmenez-moi d'ici, je vous en conjure... s'écria la jeune fille en frissonnant, emmenez-moi... j'ai peur.

—Soit, nous allons partir, répondit M. Denis, mais comme vous ne pourriez marcher, nous vous porterons jusqu'à la voiture qui nous attend.

Hermine eut un nouveau tressaillement.

—Grand-père est là ? demanda-t-elle avec une terreur soudaine.

—Oh ! non, mademoiselle !... et, ajouta le policier avec intention, il ignore votre absence !...

—Vrai ? s'écria l'enfant en joignant les mains.

Et, d'un mouvement irrésistible et plein de grâce, laissant tomber sa tête sur l'épaule de M. Denis :

—Je vous dois encore plus que je ne croyais, dit-elle...

Jean très ému, se prit à mordre avec rage sa moustache grise.

M. Denis, sentant aussi son sang-froid l'abandonner, brusqua la situation afin de ne pas céder à une faiblesse indigne de lui.

Prenant Mlle de Reynold dans ses bras, ainsi qu'il eût fait de sa petite Lucienne, l'inspecteur traversa le jardin d'un pas ferme, précédé par l'ancien spahi, qui, d'une main, écartait les branches des arbres et, de l'autre, maintenait fermée la rotonde d'Hermine.

Dès que Mlle d'Hautefort fut dans la voiture, M. Denis se pencha vers elle.

—Attendez-moi un instant, mon enfant, murmura-t-il, avec ce brave garçon vous n'avez plus rien à redouter.

Jean Brunet ce campa à la portière et salua militairement, en guise de remerciement.

M. Denis, suivi de Renard, revint vers Luxeuil, qui, en lo voyant passer, avait fait un geste de stupeur.

—Le ravisseur de cette enfant, dit-il aux deux agents, s'est enfui par une petite porte cachée dans un hangar, derrière la

maison. Elle doit communiquer avec la rue Fontaine-du-But par l'une des propriétés voisines, il s'agit donc de savoir à qui vient bicoque-ci a été louée, et de s'enquérir si le coquin qui vient de me glisser si adroitement dans les doigts n'a pas été aperçu par quelqu'un.

—Agissez vite et prudemment, mes amis : dans deux heures, je vous ferai relever.

—Surtout, fermez la maison ; je tiens à retrouver les empreintes toutes fraîches.

—Entendu, monsieur Denis.

Le policier tira alors son portefeuille et écrivit sur l'une des pages :

“ Cher père,

“ J'ai retrouvé Mlle Hermine et nous nous étions effrayés sans motif. Sortie pour une bonne œuvre, sa voiture a versé, elle s'est évanouie, et de braves gens l'ont recueillie. Elle n'a aucune blessure et quelques heures de repos achèveront d'effacer tout souvenir de cet accident. Je la reconduirai vers cinq heures à l'hôtel.”

—Voilà qui va couper court à tous les commentaires, pensa M. Denis ; nous aviserons avec le père à ce qu'il faudra faire ultérieurement.

Et, glissant ce billet dans une enveloppe, il mit l'adresse de M. Comtois et chargea Luxeuil de l'expédier sans tarder par un commissionnaire.

Cela fait, il rejoignit Hermine, que les émotions qu'elle venait d'éprouver avaient plongée dans une prostration voisine de l'évanouissement, et s'asseyant près d'elle, dans le coupé :

—Jean, dit-il au vieux soldat, nous allons chez moi, 48 quai des Orfèvres. Evitez les encombrements, afin d'aller rondement.

## VI

COMMENT JEAN BRUNET, SUBISSANT LA CONTAGION DE L'EXEMPLE, SE MIT EN TÊTE DE FAIRE, AUSSI LUI, DE LA POLICE.

Lorsque Mme Denis vit rentrer son mari accompagné de Jean Brunet portant, à eux deux, Mlle de Reynold sans connaissance, elle eut toutes les peines du monde à étouffer un cri d'effroi.

Mais, un regard de son mari lui ayant fermé la bouche, elle s'empressa d'ouvrir sa propre chambre et l'aida à déposer Hermine sur un canapé qui en garnissait un des murs.

M. Denis renvoya l'ancien spahi en lui recommandant de l'attendre, et, revenant vers sa femme :

—Appelle Cléopâtre, ma bonne, dit-il, et couchez-moi promptement cette pauvre fillette ! Dès qu'elle sera au lit, on ira chercher, de ma part, le médecin de service à la prefecture, afin qu'il lui ordonne quelque chose.

—Elle a eu de grosses frayeurs depuis vingt-quatre heures, et j'en redoute le contre-coup.

—C'est Mlle d'Hautefort ? demanda Mme Denis. Et, sur un mouvement affirmatif de son mari, elle ajouta : Comme elle est jolie !

—Bien ! Bien ! ne jabotons pas ! Ce soir, nous en aurons le temps. Va chercher Cléopâtre.

La grosse femme courut vers la cuisine.

Pendant ce temps, M. Denis, se penchant vers Hermine, lui tâta doucement le pouls et s'assurait qu'elle avait une assez forte fièvre ; mais, en même temps, il palpait la poche de sa robe et y constatait la présence d'un corps dur, de la dimension et de la forme d'un carnet ou d'un porte-cartes.

Mme Denis reparut suivie de sa domestique.

—Je vous laisse, fit l'inspecteur, et vais profiter de cela pour déjeuner, car je meurs de faim.

Et il ajoutait tout bas, de façon à n'être entendu que de Mme Denis :

—Apporte-moi la robe de cette enfant, dès que vous la lui aurez enlevée.

Passant alors dans la salle à manger, il s'arrêta devant le griffon empaillé et murmura tristement :

—Ah ! mon pauvre Lion, si tu vivais encore, quelle belle besogne je te donnerais ? Enfin, je tâcherai de remonter tout seul ces pistes multiples, sur lesquelles ton flair incomparable m'aurait guidé si sûrement ! Va, mon bon chien, je me souviens toujours et te regrette plus que jamais !

M. Denis s'assit à la table, où quatre couverts étaient préparés, et attaqua, à belles dents, les reliefs du faisan qu'il avait annoncé la veille à M. et Mme Lorieux.

Mme Denis, tenant sur les bras la jupe de Mlle de Reynold, entra au moment où, vidant un dernier verre de bordeaux, l'inspecteur s'essuyait les lèvres et s'appretait à se lever.

—Ah ! parfait ! dit-il, voyons si je ne me suis pas trompé. Et, d'une main experte, il extrayait de la poche de la jupe un petit porte-cartes d'ivoire en argent.

Il l'ouvrit.

Il ne contenait qu'une douzaine de cartes, au nom d'Hermine, et une lettre adressée à Babet Lelièvre.

M. Denis sourit.

La lettre était ainsi conçue :

“ Mon amie,

“ Excusez-moi de venir vous causer un chagrin, à vous que je voudrais entourer de toutes les félicités célestes, mais il y a des heures dans la vie où tout semble s'effondrer à la fois, et cette heure-là vient de sonner pour moi.

“ Demain, à deux heures, sortez seule, prenez une voiture et faites-vous conduire, 12, rue Girardon ; je vous y attendrai et vous dirai ce qu'il me serait impossible d'écrire tant l'épouvantable malheur qui me frappe m'a anéanti.

“ Pardonnez-moi, mon ami, de vous demander cette preuve d'affection. Vous viendrez, n'est-ce pas ? Vous savez si bien que ma vie est à vous.

“ Votre désespéré,

“ PAUL LUNDI.”

Le policier se frotta les sourcils avec colère.

—Allons, fit-il avec désappointement, encore une complication ! Comment diable ce garçon donnant un rendez-vous à deux heures. n'est-il arrivé qu'à minuit ? Eh ! eh ! ajouta-t-il en réfléchissant, est-ce que cette écriture ne serait pas la sienne ?

Et tirant son portefeuille, il y prit un des billets écrits par Paul à Natty Linden, l'étudia attentivement et fit subir le même examen comparatif à la lettre adressée à Hermine.

Au premier regard, il était impossible de ne pas croire qu'elle émanât de la même main ; mais une étude plus minutieuse permettait de relever des différences assez sensibles dans les majuscules et dans quelques jambages. En outre, celle de Natty n'était aucunement ponctuée, et l'autre, ne manquait ni d'un point ni d'une virgule.

—Ah ! parbleu ! voilà le fil ! exclama M. Denis. Mais quel est l'habile faussaire qui a commis cette œuvre d'art ? Ungalant évincé ? Le duc de Reynold ne reçoit pas d'assassins, je suppose ? Et, cependant, pour qu'on ait tenté de tuer ce garçon en même temps qu'on enlevait la jeune fille, il faut qu'il y ait quelque chose comme cela !

Mme Denis, immobile, contemplait son mari avec de bons yeux attendris.

—Tu as l'air satisfait, Denis ? interrogea-t-elle, n'osant formuler plus nettement les questions multiples qui lui montaient aux lèvres.

—En effet, ma bonne ! répondit l'inspecteur en remettant les deux lettres dans son carnet et en réintégrant le porte-cartes dans la poche d'Hermine.

“ Mais je le serais bien davantage si Mlle de Reynold pouvait subir un petit interrogatoire ! Le crois-tu ?

—Peut-être ! Elle est fort agitée, mais n'a pas de délire, et si tu veux essayer...

—A l'instant.

M. Denis suivit sa femme et trouva Hermine couchée.

Elle était bien faible et bien abattue, la pauvre fillette ! Ses grands yeux bleus, profondément cernés, étaient animés par la fièvre ! Mais, dès qu'elle aperçut le policier, une expression de reconnaissance ineffable se répandit sur son visage, et sa petite main frissonnante se tendit vers lui.

—Oh ! mon sauveur ! dit-elle comment pourrai-je jamais vous témoigner ?...

—Chut !... Nous causerons de cela plus tard, mon enfant, riposta M. Denis, en serrant doucement les petits doigts de la jeune fille. Pour le présent, il s'agit d'être bien sage, et de reposer quelques heures, afin que je puisse vous reconduire ce soir chez le duc de Reynold.

—Pauvre, pauvre grand-père ? C'est bien vrai, au moins, il ne sait pas...

—Il est convaincu que vous avez une forte migraine, et comme sa goutte l'empêche de se mouvoir, mon père et Mlle Fanny aidant, nous avons pu lui cacher...

—Bon monsieur Comtois ! chère Fanny ! soupira l'enfant.

—Nous avons pu lui cacher, insista M. Denis, que vous étiez allée rue Girardon, où au lieu de rencontrer M. Paul Lundi...

Hermine devint blanche comme son oreiller et abaissa pudiquement ses longs cils.

—Oh ! vous savez aussi cela !...

Le policier, sans se laisser émouvoir par l'effroi qu'il faisait naître, continua ;

—Vous vous êtes trouvée en face de...

Cette fois Mlle de Reynold releva la tête, et un éclair de souveraine colère illumina son regard.

—De qui ? Vous le connaissez, ce misérable ? demanda-t-elle avec un cri.

—Non ! répondit M. Denis désarçonné. Vous non plus, à ce que je vois ?

—Moi ?... Oh ! si je savais !... Car la lettre de Paul est fautive !... reprit Hermine en s'animant ; et c'est cet infâme qui en doit être l'auteur... Ah ! monsieur Denis, je ne suis qu'une enfant, mais une Reynold d'Hautefort n'a jamais manqué à son serment, et, je jure, sur ma pauvre mère morte en me donnant le jour, que si vous pouvez retrouver cet homme... quoi que vous me demandiez...

—Bien ? bien ! interrompit le policier ; mais si j'avais ce bonheur, que feriez-vous ?

Hermine se dressa dans son lit, haletante.

—Je le mettrais en présence de Paul, dit-elle avec une énergie farouche : De Paul dont il a usurpé le nom, faussé l'écriture, qu'il a soupçonné de calculs ignobles !... et je lui crierais : C'est lui !... le voilà !... tue-le !...

Et, déjà surexcitée par la fièvre, la pauvre jeune fille, secouée par l'émotion que le souvenir éveillait en elle, se renversa brusquement en arrière, en proie à un spasme violent. Mme Denis s'élança et la prit dans ses bras.

Au même moment, le médecin arrivait.

M. Denis, en quelques mots, le mit au courant de ce qu'il fallait qu'il sût.

—Ce ne sera rien, fit l'homme de science après un examen rapide. Nous allons calmer ces petits nerfs-là.

—Je vous la confie, docteur ! appuya le policier ; et, se tournant vers sa femme, il conclut :

—Ne la quitte pas, ma bonne, et sois prête à m'accompagner chez le duc de Reynold ; nous lui reconduirons ensemble cette chère enfant.

M. Denis descendit en courant et retrouva dans la rue Jean Brunet qui l'attendait.

—Eh bien ? patron, demanda l'ancien soldat, et la fillette ?

—Tout va bien mon garçon ! A présent, nous allons à l'hôpital du Gros-Gaillou.

—Ah ! oui, voir le pauvre petit blondin !... Pourvu qu'il en réchappe aussi, celui-là !... C'est drôle, ça, patron, je ne les connais pas, et je m'intéresse tout plein à ces enfants-là. Hue, Sultan !

Le coupé s'ébranlait, quand une voix vibrante retentit à quelques pas :

—Stop ! cocher, cria-t-elle.

Jean serra les guides.

Et Lerat, tout essouffé, vint s'appuyer à la portière.

—J'arrive à temps à ce qu'il paraît, murmura-t-il.

—Vous avez du nouveau, Lerat ? s'enquit vivement M. Denis.

—Oui, monsieur. D'abord un télégramme du Mans. La sœur Marie-Joséphine est désespérée et désire instamment vous voir, disant qu'elle a à vous faire une communication de la plus haute gravité.

—Diable !

—Il faut y aller, monsieur Denis : je ne sais pourquoi, mais je suis sûr que vous ne le regretterez pas.

—Y aller ! y aller ! vous en parlez bien à votre aise, Lerat, j'ai un monde sur les épaules, ce matin.

—Alors, il y est bien ; les épaules étant solides, et la tête aussi.

—Flatteur ! voyons... répondez à Mesnard que, si je puis... j'irai... après-demain.

—Merci. Quant à votre cheval blessé, il n'existe dans aucune des écuries que j'ai fait visiter, et, à moins qu'il n'appartienne à un bourgeois... ce qui rend la vérification presque impossible...

—Hein !... vous parlez d'un cheval blessé ? demanda vivement Jean Brunet, qui avait entendu.

—Oui, monsieur Jean ! Pourriez-vous me dire où il se trouve ? interrogea M. Denis avec bonhomie.

L'ancien spahi sauta à bas de son siège.

—Faites excuse, bourgeois, dit-il, si je me mêle de vos affaires. Je ne suis point curieux et n'écoute jamais ce que racontent mes voyageurs ! mais monsieur a parlé si haut...

—Oui, c'est votre défaut, Lerat ! il faudra y veiller ! interrompit doucement le policier.

—... Que sans le vouloir, ça m'est tombé dans l'oreille ! acheva le cocher. Sans vous commander, qu'est-ce que c'est que le cheval que vous cherchez ?

—Eh ! parbleu, vous savez bien !... Les assassins de votre blondin étaient trois !... J'en ai... assommé un, mais les deux autres se sont sauvés, grâce à une voiture qui les attendait et sur laquelle j'ai tiré un coup de revolver.

—Ah ! oui... et c'est le cheval que vous avez atteint ?

—Justement.

Jean Brunet se frotta énergiquement les mains en grommelant :

—Ah ! sacrebleu ! ah ! nom de nom ! ah ! vingt mille millions de n'importe quoi !

—Voyons, parlez, Jean, vous savez quelque chose ?

—Dame ! monsieur Denis ! je sais... que je ne sais pas ! Voilà le fin mot ! mais si vous voulez me laisser faire à mon idée, je crois tout de même que je finirai par dénicher la bête que vous avez marquée et les deux sacripants qu'elle emportait.

—Faites, ami Jean, concéda le policier en souriant.

—Seulement, tâchez que je n'attende pas trop longtemps.

—Oh ! je vous dirai ça demain matin ! Tiens ! ça va être *rigolo* ? reprit l'ancien spahi avec gaieté. Je vais faire de la police aussi, moi. Eh bien ! y a pas de sot métier, pas vrai ? et puis vous êtes de braves gens ! En outre, je dois bien ça à mon pauvre petit blondin !

Et pendant que Lerat causait, à voix basse, cette fois, avec M. Denis, Jean Brunet se disait à part lui :

—Ah ! mes coquins, je comprends, à présent, votre méchant argot de cette nuit, et pourquoi vos mauvaises frimousses ne revenaient si peu ! Vous arriviez en droite ligne de la rue Eblé. Tas de lascars ! Comment qu'ils se sont appelés déjà ?... Mangin ?... Lambin ?... Non... Lamblin... Et l'autre ?... Daviol. *Lamblin et Daviol* ! Incrusté ! Ce soir, mon Jean Brunet, tu iras te repayer un vin chaud chez le mannezingue de la rue Jo Peletier.

## VII

Au moment où les habiles inductions de M. Denis le faisaient apparaître providentiellement sur le seuil de la porte éventrée de la rue Girardon, Petrus Weber pénétrait comme un ouragan dans la hutte de jardinier, à laquelle, à tort, le policier avait attaché si peu d'importance.

L'entrée du docteur fut si brusque que heurtant les supports vermoulus de l'appendis, il en détermina la chute.

Mais il avait eu le temps d'ouvrir l'espèce de poterne que masquait ce hangar, et, lorsque les débris s'en effondrèrent sur le sol, l'Américain était déjà, à l'abri de toute poursuite immédiate, de l'autre côté du mur.

Il se trouvait au milieu d'une étroite remise où sommeillait une vieille berline aux panneaux armoriés et dont les roues absentes, étaient remplacées par des tréteaux, d'antiques fauteuils, veufs qui d'un bras, qu'un pied, un fragment de bahut, des selles, des harnais ! Toutes choses sur lesquelles la poussière et les toiles d'araignée avaient superposé la preuve irrécusable d'un long abandon.

Tout autre que Petrus Weber, médusé par l'intervention diabolique de M. Denis et de Jean Brunet, se fût enfui, la tête perdue, confiant au hasard le soin d'effacer ses traces.

Lui, au contraire, quoique terrifié et ivre de rage de voir ses plans anéantis, n'avait pas perdu sa stupéfiante présence d'esprit.

Bien que la voix de l'inspecteur lui eût produit l'effet d'un coup de massue et l'eût fait bondir vers le cabinet de toilette, il avait pris le temps de saisir son chapeau.

Et, debout au milieu de la remise, s'appuyant à la caisse de la calèche, car ses jambes flageolaient, et il lui semblait que tout tournait autour de lui ; il lissait machinalement les soies de son chapeau, dont l'oubli eût entraîné pour lui de si terribles conséquences.

Deux minutes, deux siècles ! s'écoulèrent ainsi ?

Puis l'Américain reconquit l'usage de ses membres, en même temps que sa pensée, dégagée des affres qui l'avaient frappée de catalepsie, renaissait lucide et mauvaise.

Son premier mouvement fut un mouvement de terreur.

Il se palpa et regarda d'un air égaré autour de lui. Mais, se sentant vivant, et reconnaissant le lieu où il se trouvait, un sourire de haine et de triomphe crispa ses lèvres.

—Allons ! fit-il, la chance a tourné ; mais je suis là encore, et rien n'est désespéré.

Au poteau central qui soutenait la toiture de la remise, un éclat de miroir était suspendu à un clou. Il s'en approcha et, quoiqu'il fit sombre, se prit à s'examiner attentivement.

Il arrangea soigneusement ses cheveux, peigna sa barbe, rajusta sa cravate et son col, dont sa lutte avec Mlle de Reynold avait dérangé l'harmonie, s'assura enfin que rien dans sa toilette ne pouvait donner lieu à une remarque compromettante.

Lorsqu'il s'aperçut qu'il avait perdu un de ses boutons de manchette, il mâcha une imprécation, immédiatement suivie d'un ironique haussement d'épaules :

—Suis-je bête ! se dit-il ; je les avais achetés à New-York, et personne ne les a certainement remarqués. Quant à la perruque et à la barbe, bien tin qui en retrouverait le fabricant. Tout est sauf !... Hermine ne m'a pu voir. Payons d'audace et allons-nous-en d'ici.

Relevant son collet, il s'approcha de la porte, souleva la barre de fer qui maintenait les battants à l'intérieur et, en les entre-bâillant légèrement, se convainquit que personne ne passait dans la rue Fontaine-du-But.

Sortant vivement, alors, il rapprocha les deux vantaux, sans s'inquiéter de les joindre davantage, et, en courant, se précipita vers la rue Marcadet.

Là, il prit un pas régulier, mais rapide, gagna la rue Ramey et parvint sans encombre jusqu'au boulevard.

Il entra dans le premier bureau de tabac qu'il rencontra, et alluma un cigare, ce qui lui permit de constater dans la glace, que sa tenue était encore irréprochable.

Arrivé à la rue de Rome, il consulta sa montre.

Il était onze heures et demie.

—Tiens ! pensa-t-il, si j'allais déjeuner chez ma cousine Émeraude.

Et, descendant vers la gare du chemin de fer, il atteignit la rue de Lisbonne, entre au No. 33 et scanna au quatrième étage.

Une jeune bonne au museau effronté lui ouvrit.

—Monsieur ! dit-elle avec une satisfaction merveilleusement jouée, comme vous tombez bien ! Madame vient justement de se lever !

—Bon ! répliqua Weber en ouvrant lui-même la porte du salon.

La servante se glissa prestement derrière une lourde portière en velours vert et jeta à voix basse un seul mot :

—Monsieur !

Un froufrou de jupons empaillés accompagnés d'un : Ah ! prolongé comme un bâillement, lui répondit.

Et, vive comme l'éclair, la petite bonne était derrière l'Américain lorsqu'il se retourna.

—Je vais prévenir madame, acheva-t-elle en ébauchant un salut.

Par bonheur, il tournait le dos à la fenêtre et Emeraude, jonglant avec une de ses pantoufles, ne le regardait pas.

Il fit un effort surhumain et parvint à extraire de sa gorge, épouvantablement crispée, cette brève interrogation :

—Et ?

—Et Natty et Blanche se sont trouvés empoisonnés par du vin de Madère !

—Empoisonnés ! répéta l'Américain, grâce au même prodige de volonté.

—Oui, mon cher, tout ce qu'il y a de plus empoisonnés ! Je me suis évanouie, comme vous pensez. Berthe a eu une attaque de nerfs, et il a fallu nous reconduire toutes les deux.

—Sans souper ? fit-il avec commisération, pauvre Emeraude !

—Oh ! je n'avais pas faim, allez ! Songez donc ! deux bons



— Mais, grand-papa, tu exagères, ce n'était rien. (Page 42)

—Ah ! dit Emeraude en entrant j'ai passé une terrible nuit, allez, Petrus !

—Eh ! que vous est-il donc arrivé ?

—Je vous le donne en mille à deviner.

—Bon. Vous avez été souper... et...

—C'est vrai, j'ai été souper, oh ! un réveillon impromptu. Aussi, vous ne m'ôtez pas ? avec de vieux amis, du reste.

—M. Villeneuve ? demanda négligemment le docteur.

—Oui, Villeneuve, et puis Marcel, Berthe, le petit Kerhoel, Natty Linden et Blanche !

En entendant ces deux derniers noms, Petrus Weber, dont les deux mains étaient appuyées sur les cheminées de bois doré qui ornaient les bras de son fauteuil, y enfonça ses ongles et devint pâle comme sa chemise.

amis comme Natty et Blanche !... morts, brusquement... en deux minutes !

—Alors, ils sont bien morts ? demanda le docteur d'une voix si singulière que l'actrice, relevant la tête, le fixa avec stupeur.

—Comme vous dites cela, Petrus ! il semblerait que...

—Que quoi ? ma chérie ! Je suis comme vous, bouleversé d'une si terrible aventure ! Que ne m'avez-vous envoyé chercher ?

—C'est vrai ! je n'y ai pas songé ! exclama Emeraude, qui ajouta aussitôt, en réfléchissant que Villeneuve était du souper : Du reste, je n'en ai pas eu le temps ; je suis tombée aussitôt en syncope.

—Vous avez fait demander au moins ce qu'il était advenu de ces malheureux ?

—Dès ce matin. Un médecin est près d'eux, mais c'est fini ! bien fini, a dit la concierge. Pauvre belle petite Blanche ! quel malheur ! et Natty, si jeune, si beau, si bon ! Ah ! c'est affreux, n'est-ce pas ?

—Affreux ! répondit l'Américain comme un écho.

En ce moment la porte s'ouvrit et la petite bonne apparut.

—Madame est servie, dit-elle.

—Allons déjeuner, fit Émeraude en se levant et en s'esuyant les yeux.

Petrus se leva aussi, mais il l'arrêta du geste.

—C'est que... j'ai déjà déjeuné, mon enfant.

—Vous ? c'est vrai ?

—Très vrai !

—Ah ! murmura la jeune femme—avec un soupir de regret qui avait une tout autre cause que celle que lui donna l'Américain.

—J'ai voulu simplement vous souhaiter le bonjour en passant. Allons, je me sauve ; excusez-moi surtout de vous avoir dérangés si matin.

Émeraude, tenant une des mains de Weber, l'accompagna vers l'antichambre.

—Tiens ! dit-elle tout à coup, vous avez perdu un de vos boutons de manchettes, Petrus.

Le docteur prit l'air étonné et regarda.

—C'est ma foi vrai, dit-il.

—Vous rentrez chez vous ?

—Non ! je vais chez le comte de Colmar.

—Alors, vous ne pouvez y aller ainsi, je vais vous prêter les miens. Voulez-vous ?

—Soit !

La jeune femme courut à son cabinet de toilette et revint aussitôt.

Elle enleva l'unique bouton de Weber, et lui mit elle-même ceux qu'elle avait apportés.

—Là, dit-elle, voilà qui est mieux.

Il eût bien voulu reprendre le bouton qu'elle tenait à la main ; mais il n'osa, dans la crainte d'éveiller l'attention d'Émeraude.

—Bon ! se dit-il, je le lui réclamerai demain.

## VIII

### CE QUE M. DENIS EUT BIEN VOULU SAVOIR

Paris est composé d'un certain nombre de gros villages groupés autour de ce foyer toujours incandescent, mais très étroitement circonscrit, qui est véritablement la capitale de la France.

En dehors des faubourgs englobés par le recul des barrières, squires rongeurs et malfaisants, qui vont s'étendant chaque année, plusieurs quartiers de l'ancien Paris ont conservé une sorte d'autonomie particulière, que le progrès a à peine effleurée, et qui leur donne un relief étrange.

Celui-ci exhale un de ces bons parfums provinciaux dans lesquels domine l'odeur du moisi, et dans l'atmosphère desquels se promène, d'une allure solennelle, une bourgeoise ronronnante et végétative.

Là, c'est l'aspect poudreux de vieux bahuts à fouillures authentiques ; plus loin, la morgue hautaine de nobles murs, qui s'effritent plutôt que de s'abaisser jusqu'à réclamer le badigeonneur.

C'est-à-dire le Marais, la Cité et le faubourg Saint-Germain.

Il en est un quatrième qui, plus heureux ou moins favorisé que ses congénères, n'a pas encore été mordu par la sape municipale et garde, avec la religiosité de la plus indolente inertie, sa physionomie archaïque et ses habitudes démodées.

J'ai nommé l'île Saint-Louis !

Emprisonnée par la Seine, qui lui forme une ceinture protectrice, une sorte de rempart que n'ont pu franchir les idées nouvelles, l'île Saint-Louis porte, plus qu'aucun autre quartier, le poinçon du passé.

Là, rien de la vie turbulente et fouguese qui enfièvre la rive droite !

Pas de boulevards tapageurs, de magasins chatoyants, de cafés empâtant sur le trottoir.

Le calme, le calme en tout et partout !

De longues rues étroites et sombres, aux pavés déchaussés comme les dents d'un archéologue ; de hautes maisons d'apparences glacées, des hôtels légendaires mureux et lézardés, des indigènes enfin semblant tout surpris de se mouvoir et gesticulant, à angles aigus, comme des poupées articulées !

Pas de bruit, pas d'air, pas de soleil ; le royaume du vieux : un fossile, marchant et parlant, et dont les jointures produisent un cliquetis d'osselets, quelque chose comme le craquement de l'antique machine de Marly.

Or, c'est dans l'île Saint-Louis que nous allons nous transporter, lecteurs, si vous voulez bien m'y accompagner.

Aspectant sur le fleuve dont, à ses pieds, le quai d'Anjou reçoit l'éternel battement, un grand et vieil hôtel découpe ses lignes carrées sur le fond gris du ciel.

À côté de la rue, il est précédé d'une cour sablée, dans les angles de laquelle une herbe drue a poussé, grâce au peu de soin d'une domesticité insuffisante.

À droite, une construction basse, affectée au logement du concierge aux communs.

À gauche, de vastes écuries, à fenêtres ogivales, et dallées de beaux grès de Creil.

Dix chevaux y tiendraient à l'aise, et elles ne contiennent que deux trotteurs, d'assez belles performances, soigneusement sanglés dans des couvertes chiffées d'un C, surmonté d'une couronne de comte.

Plus loin, des remises, où reposent un coupé, un phaéton et une large berline.

Enfin, au fond, l'hôtel, auquel on arrive par un merveilleux perron à double volée, garni d'une rampe en fer forgé du plus pur travail.

Puis un vestibule, dont les parois disparaissent sous d'antiques tapisseries, séparées par des bois de corfs et des têtes d'animaux anatomisés, et au milieu duquel un escalier monumental déroule ses degrés.

Nous montons, car pas même un valet ne se tient sur les banquettes de ce vestibule ! et nous arrivons au premier étage.

Nous traversons une bibliothèque dont tout l'aménagement est en vieux chêne et les tentures en velours d'Utrecht vert passé. Des livres anciens et nouveaux, des cartes, des gravures, quelques bonnes peintures, prouvent que le maître du logis est un homme intelligent.

Une petite porte se présente à nous, elle donne accès dans une chambre à coucher, qui sert en même temps de cabinet de travail, à en juger par ce qu'elle renferme.

C'est une vaste pièce, haute de plafond, longue et large. Un épais tapis en couvre le parquet.

Au fond, un lit de milieu à colonnes se dresse sur ses gradins.

De chaque côté, une petite table avec une lampe.

Sur la cheminée, de marbre noir, une pendule et des candélabres Louis XIII, des bronzes d'art, des coquillages, un criss malais et quelques ivoires du Japon.

Dans l'angle de l'unique fenêtre, une console-buffet, chargée de flacons, d'appareils à col recourbé, de petites cornues, avec des spécimens des métaux, des minéraux, des plantes séchées et plusieurs animaux empaillés.

Puis, au centre, une table ovale, portant au milieu de livres, de brochures et de journaux de toute sorte, une mappemonde, au pied de laquelle s'appuie un écritoire hérissé de plumes d'oies, un Code tout ouvert, le traité de toxicologie d'Orfila, deux volumes en anglais, un autre en hollandais, et, sur un plateau en laque de Chine, une tasse avec sa soucoupe, une théière et un sucrier.

Il semblait que toutes ces choses hétérogènes duesent faire de cette pièce un capharnaüm, une sorte de repaire, propre, tout au plus, à servir d'atelier à Althotas ou à Cagliostro.

Il n'en est rien, cependant !

Tout cet attirail bizarre est de la plus exquise propreté ; on outre, la chambre étant immense, il n'y a pas encombrement ! Enfin, les meubles, les tentures, tous de la meilleure époque de la Renaissance, témoignent du goût et de l'amour du confort du propriétaire.

Il est là aussi, dans un large fauteuil, la tête enfoncée dans un oreiller, et les pieds tendus vers le feu clair qui incendie la cheminée. Il est vieux. Sur son crâne dénudé une calotte de fourrure est posée, une longue robe de chambre l'enveloppe comme un froc, ne laissant émerger que sa figure osseuse, d'une pâleur quasi-cadavérique, et ses mains jaunes et décharnées.

Il tient un livre renversé sur ses genoux, mais ne lit pas.

Ses yeux sont clos, ce qui donne au cercle de bistre qui les creuse des reflets de vieux cuivre.

Il songe, et ses lèvres, minces comme des lames de poignard, se serrent, s'agitent, se tordent comme si, en elles, se résume toute la vie de l'homme à qui elles appartiennent.

Il y avait longtemps, plus d'une heure, que ce vieillard n'avait ouvert les paupières ni fait un mouvement, quand une cloche retentit dans la cour.

La lourde porte, retombant sur son cadre, rendit un son sourd et mat. Un silence se fit : puis quelqu'un glissa sans bruit sur le tapis de la chambre, et une voix nerveuse dit simplement :

—Monsieur le comte de Colmar m'a appelé, me voici.

Le vieillard leva la tête, sans surprise, et disjoignit ses cils, d'où jaillit une flamme glauque et cependant intense.

—Ah ! Weber ! il y a longtemps que vous devriez être ici ! Je me sens mal, très mal, docteur.

L'Américain approcha une chaise, s'assit et prit le poignet de son hôte.

—Oui, vous avez le pouls saccadé, ce soir, murmura-t-il. La peau est sèche... Voyons la langue !... Mauvaise ! Vous avez dû peu ou mal dormir ?

—Je ne me suis pas assoupi un instant.

—Aussi les accidents d'aujourd'hui vous prouvent-ils que vous ne devez pas vous départir, en instant, du traitement que je vous ai prescrit.

M. de Colmar se renversa dans son fauteuil avec une grimace douloureuse, mais sous laquelle se cachait un sourire railleur.

—Voyons, Weber, dit-il, il est inutile de continuer devant moi votre petite comédie quotidienne ! vous oubliez, mon ami, que vous êtes mon œuvre ! oui, rien que mon œuvre, par malheur inachevée !...

—Vous êtes dur, comte.

—Je vous ramène à la réalité, dont votre orgueil vous éloigne sans cesse !

—Monsieur !...

—Rappelez-vous le jour où, pour la première fois, je me suis présenté chez vous ! Vous étiez dans une telle situation, vous me l'avez avoué depuis, que ma visite vous fut la manne hébraïque. Je vous apportais tout simplement la vie, à laquelle vous eussiez bêtement renoncé vingt-quatre heures plus tard !

—C'est vrai ! grommela l'Américain d'une voix métallique.

—Plus que la vie même, car j'y ai joint la fortune ! J'avais deviné que vous étiez un lutteur habile et sans préjugés, mais je ne supposais pas que vos études fussent tout à fait nulles ! Vous m'avez prouvé qu'elles n'existaient même pas ! et moi qui suis médecin par désaveuement, moi qui ai interrogé l'humanité et la nature sous toutes leurs formes et dans tous les pays, je vous ai donné la science qui vous manquait ! je me suis fait l'oracle que vous interrogiez sur tous les cas qui s'offraient à vos consultations, j'ai bâti une réputation à votre ignorance ! j'ai fait plus, je vous ai rendu célèbre, en vous initiant aux moyens d'attirer la foule et de la garder.

—Je l'avoue ! soupira Weber, avec un mouvement de lèvres semblable à la crispation qui relève les babines du tigre à l'approche de sa proie.

Le vieillard, les yeux fermés, parut ne pas remarquer cette minime, quoique en réalité il l'eût vue et appréciée, et continua du même ton monotone :

—Vous êtes donc mon bien, ma chose, et, comme je vous fis confiance d'une partie de la mission que je désirais vous confier.

—Une faible partie ! insinua l'Américain vivement, si faible que je n'en ai pu comprendre ni la cause ni le résultat.

—L'instrument ne doit pas raisonner ; il obéit ! fit durement le vieillard.

Weber eut une velléité de révolte ; son sang bouillonna, ses regards s'allumèrent...

Mais M. de Colmar, se redressant et s'appuyant sur son coude, le fixa d'une si étrange façon, que le docteur, courbant le front, étouffa cette colère muette et salua à demi.

—Nous reviendrons tout à l'heure sur la manière dont l'instrument m'a servi. Parlons d'abord du médecin. Malade comme je l'étais, j'eusse dû m'adresser à un praticien fameux ; mais j'ai, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, une façon particulière de juger les choses.

—Si je ne crois pas à la médecine, j'ai foi en la nature, qu'il suffit de ne pas contrarier.

—Seulement, je suis las et usé, m'ausculter moi-même eût été une fatigue ; il me fallait un homme dévoué, quel qu'en fût le prix, qui étudiat pour moi les symptômes pathologiques, les écarts de l'affection qui me ronge, et se bornât à exécuter fidèlement mes ordonnances. Vous avez été cet homme-là et, de ce côté, je n'ai rien à vous reprocher.

—Vous êtes singulier, ce soir, comte ! interrompit Weber redevenu maître de lui. A quoi bon ce retour rétrospectif vers des faits ?...

—Que vous connaissez aussi bien que moi ? N'ayez pas peur, je ne fais rien sans motif ! Nous disions donc que vous m'êtes précieux comme diagnostiqueur ; vous venez de reconnaître qu'aujourd'hui j'ai besoin d'une médication plus énergique que d'ordinaire, et vous avez raison.

—Le mal fait des progrès rapides ! Est-ce l'âge qui empêche l'efficacité des remèdes ? ou sont-ils devenus impuissants ? Toujours est-il que je ne m'illusionne pas et que je sens qu'il faut que je me hâte, si je veux savourer la dernière jouissance que je me sois donnée ici-bas : la réalisation des plans auxquels je vous ai associé. Usons donc des grands moyens pour réveiller encore ce vieux fourreau qui se refuse à porter l'épée ! Écrivez, docteur.

Petrus Weber prit une plume et, sous la dictée du comte, transcrivit une ordonnance qu'il signa.

M. de Colmar la relut attentivement et posa la main sur un timbre, en faisant un signe d'acquiescement.

Presque immédiatement un homme entra dans la chambre et, sans prononcer une parole, vint se poser près du fauteuil du vieillard.

C'était un être étrange ! long, sec, émacié, étroit, une sorte de latte vivante, au visage impassible, aux traits aigus et aux cheveux rouges taillés en brosse.

Ses yeux seuls, brillants et clairs, laissaient supposer que, sous ces apparences de fantoche, il pouvait y avoir une intelligence.

—Toby, prononça lentement M. de Colmar, allez faire faire cette potion chez le pharmacien et apportez-la moi.

Toby s'inclina tout d'une pièce, sans se départir de son mutisme, et, pivotant sur ses talons, disparut.

L'hôte de Pétrus Weber se tournant alors vers lui, reprit tranquillement :

—A présent, mon cher docteur, il vous reste à m'apprendre le résultat de votre nuit de Noël.

L'Américain, en dépit du sang-froid merveilleux dont nous l'avons vu faire preuve, pâlit au son de cette voix fêlée et hésita.

—Dites, insista le vieillard dont l'œil s'alluma d'une lueur fauve, avez-vous suivi mes instructions ?

Petrus Weber, dominé par le magnétisme qu'exerçait sur lui



son singulier maître, vainquit l'effroi qui l'avait envahi, et répondit :

—Questionnez, comte.

—Soit ! Notre jeune peintre ?

—Mort.

—Vous en êtes bien sûr ?

—Trop ! Armi a payé cela de sa vie, et j'ai dû intervenir pour qu'il ne nous trahit pas.

—Pauvre Armi ! fit le vieillard de son ton impassible. Vous avez défiguré le cadavre ?

—Oui, murmura l'Américain en tressaillant.

—C'était prudent. Je me doutais qu'il avait dû y avoir quelque anicroche. Toby ayant ramené la jument blessée d'un coup de feu, insignifiant du reste. Qui est intervenu ?

—Un cocher et des passants, je présume ; puis les agents du quartier, accourus au bruit, ont fait le reste.

—Vous étiez là ?

—A vingt pas ? ce qui m'a permis de suivre la voiture et de retrouver Armi au poste où on l'avait porté.

—Parfait ! Et chez Magny ?

—Tout s'est passé comme nous l'avions prévu ; j'y suis allé une heure après. Le restaurant était fermé et l'on venait d'enlever les corps.

M. de Colmar frotta ses mains sèches l'une contre l'autre, ce qui produisit le même bruit que s'il eût froissé des feuilles de parchemin.

—En a-t-il été de même chez ce vieux niais de la rue Dupuytren ?

—Probablement ! mais là il eût été dangereux de s'enquérir ; je ne l'ai pas tenté.

—J'enverrai Toby. Ah ! c'est un bon toxique que l'upas ! aussi j'en ai toujours !... murmura le vieillard en indiquant la console garnie de fioles ; puis il reprit, après un temps :

—Pour ce qui me concerne, donc, tout est bien ! Et Mlle de Reynold ?

L'Américain eut un geste de colère.

—Là, dit-il en se mordant les lèvres jusqu'au sang, c'est à recommencer, je n'ai pas pu l'enlever.

M. de Colmar sursauta et se pencha vers le docteur :

—Hein ! Comment cela ?

Weber raconta alors succinctement, l'enlèvement d'Hermine, l'impossibilité où il avait été de la rejoindre la nuit et l'apparition surprenante de deux hommes au moment où il croyait sa victoire assurée.

—Quels étaient ces hommes ? demanda M. de Colmar d'une voix brève et nette qui contrastait absolument avec son indolence de tout à l'heure. Et, en même temps, il se redressait dans son fauteuil, avec une vigueur dont on l'eût cru incapable.

—Je ne sais.

—Tant pis, morbleu ! le hasard n'amène pas ainsi, au moment psychologique, des inconnus au secours des jeunes filles ! Ce doit donc être autre chose que le hasard qui les a conduits.

—Vous soupçonnez la police ?

—D'abord. Elle est bien faite, à Paris ! et je crains que, sans vous en douter, vous n'avez laissé suivre vos traces.

—Impossible ! Du restaurant, Jamin est venu m'annoncer la réussite de sa mission. Suivant vos ordres, il avait emporté la bouteille, seule pièce à conviction, et l'avait jetée à la Seine. Ce matin, il a dû partir par le premier train pour Marseille, et de là pour Gènes, où il attendra mes instructions.

—Bien, mais les aides d'Armi ?

—Toby, sur leur demande, les a déposés rue de Provence, près de l'ancien Opéra, où ils avaient, paraît-il, donné rendez-vous à ce pauvre garçon !

—Diantre ! Armi n'ayant pu s'y rendre...

—Il s'agit de les retrouver et de les bâillonner solidement ! quelques louis y suffiront !

—Quant à Mlle de Reynold, elle est venue d'elle-même au rendez-vous, personne n'avait d'intérêt à l'espionner ! et Armi, qui l'attendait, n'avait garde de se laisser surprendre ! Vous

voyez bien, mon cher comte, que la fatalité seule s'est jetée à l'encontre de mes projets.

—Peut-être ! mais peut-être aussi est-il prudent de s'assurer, sans tarder, de ce que vous n'avez pu contrôler vous-même. Toby se chargera de ce soin ! ce n'est pas pour rien que j'ai ramené de Bata'via.

—Où il remplissait les fonctions de détective.

—Avec talent, oui, docteur ! du reste, vous avez pu voir qu'il se tire fort bien de tout ce dont nous le chargeons. A propos ! vous avez préparé vos alibis ?

—Sans doute ; en quittant le poste où était déposé le cadavre d'Armi, je me suis rendu à l'entrée du Carrousel, où m'attendait Jamin. De là, une voiture m'a transporté chez Neeser, où j'ai rencontré une cousine, avec laquelle je suis retourné chez Magny.

—Comme je le supposais, on a refusé de nous recevoir et nous sommes revenus au café Riche, où, après avoir adroitement annoncé à quelques amis que depuis trois heures je la promenais de café en café, j'ai renvoyé ma cousine.

—C'est assez ingénieux. Mieux eût valu cependant ne rien dire à vos amis. Vous montrer suffisait. En somme, je suis content de vous, et j'espère que vous serez content de moi.

M. de Colmar fronça ses épais sourcils et, s'animant graduellement :

—Oui, ajouta-t-il, si tout s'est terminé comme nous avons le droit de le supposer, il ne nous restera plus qu'une seule chose à accomplir ! Oh ! celle-là je me l'étais réservée. Mais le diable ne veut pas me donner cette suprême joie.

—Le mal me clove ici... tandis que j'aurais renoncé, sans regret, aux derniers jours qui me restent à vivre, pour pouvoir aller jouer, moi-même, l'épilogue de ce drame auquel je travaille depuis vingt ans !... Lui jeter au visage ce que j'ai fait ! lui rappeler ce qu'elle fit... elle !... et me repaître du désespoir que j'eusse fait naître !

—Tandis qu'il me faudra me contenter d'une lettre, que vous irez lui porter, et des explications que vous pourrez lui fournir !

—Hé ! hé ! réfléchit M. de Colmar avec un sourire diabolique, au demeurant, ce ne sera pas mal du tout comme mise en scène ! Vous avez ce qu'il faut pour cette ambassade, et quand elle saura... Bon ! bon ! dès que nous serons fixés sur les événements de cette nuit, je vous ferai votre scénario.

A cet instant on frappa à la porte, et Toby reparut portant la fiole demandée.

Sur un signe de son maître, il attendit.

Petrus Weber versa une cuillerée de la potion dans la tasse qui se trouvait sur la table, l'additionna d'un peu de la tisane contenue dans la théière et fit prendre cette mixture à son malade.

Lorsqu'il eut bu, le vieillard se tourna vers Toby et lui dit :

—Écoute, Toby, ce que va te raconter M. Weber, et retiens-en bien les particularités.

L'Américain commença alors la narration détaillée de tout ce qu'il venait d'apprendre à son hôte, en s'arrêtant à chaque incident, pour élucider les points restés obscurs et que M. de Colmar lui signalait.

Lorsqu'il eut fini, le vieillard regarda fixement son domestique.

—Tu as entendu ? lui demanda-t-il.

—Oui, répondit Toby laconiquement.

—Bien ! Réfléchis à cela jusqu'à demain, ensuite nous en causerons. Tu es de mon avis, n'est-ce pas ? il y a lieu de craindre quelque chose.

—Peut-être.

—Songes-y donc. Va, Toby.

Le valet salua du même mouvement automatique et se retira.

Lorsqu'il fut sorti, Weber se pencha à son tour vers M. de Colmar.

—Et vis-à-vis de Mlle de Reynold, comte, que puis-je faire, à présent ?

Le vieillard jeta ses deux mains sur les épaules de l'Américain, le courba vers lui avec force et, plongeant ses yeux dans ses yeux :

—Rien ! dit-il, ce serait inutile ! Dans cette famille-là, on ne pardonne pas, je le sais trop bien, et quelque chose vous trahirait malgré vous !

—Rien ne presse, du reste.

—Hermine doit être guérie pour quelque temps de l'envie de se marier, l'amoureux n'étant plus là pour continuer le roman commencé ! Attendez donc, votre heure sonnera, et je vous donnerai la seule arme qui vous manque.

—Jusqu'à présent, je me suis cramponné à la vie parce que ma volonté était de ne la quitter qu'après avoir achevé la tâche que je m'étais tracée. Grâce à vous, cette tâche va être terminée, et je vous payerai royalement les services que vous m'avez rendus ! Je n'ai pas d'héritiers... Pourquoi ne seriez-vous pas le mien ?

Weber eut un éblouissement.

—Vous l'êtes déjà, je vous l'avoue, reprit M. de Colmar en regardant le secrétaire placé près de son lit, mais le testament que j'ai fait est incomplet... et maintenant que je vous connais mieux... je le modifierai. Demain, si je puis !

—Monsieur... en vérité... je ne sais... murmura l'Américain, à qui ce rêve d'or faisait affluer le sang au cœur avec une telle force qu'il se sentait près d'étouffer.

—Baste ! ne me remerciez pas pour cela ! Le devez-vous, du reste ? Vous ignorez encore quelles conditions je vous impose... pour devenir propriétaire des millions que je vous laisserai.

—Ah ! pensa Weber, en éteignant l'éclair de triomphe qu'il sentait incendier ses regards, qui que tu me demandes de tuer encore, je le tuera !... S'il ne faut que cela pour...

Une réflexion rapide, fulgurante, effroyable, traversa en ce moment son cerveau et fit courir un frisson glacé dans ses veines...

—Le testament est fait ! avait dit M. de Colmar.

Petrus Weber se leva brusquement, pour échapper à l'obsession horrible de l'idée qui venait de germer en lui, et fit plusieurs pas rapides dans la chambre.

—Hein ! docteur, s'écria M. de Colmar de sa voix aigre, comme de se savoir héritier d'une fortune, cela vous ouvre de nouveaux horizons.

L'Américain, frappé comme d'un coup d'assommoir, retomba dans le fauteuil qu'il venait de quitter et se prit la tête à deux mains.

Il lui paraissait que le terrible vieillard venait de lire dans sa pensée.

Et M. de Colmar ajoutait presque gaiement, mais avec le même accent satanique :

—Ah ! dame ! une nuit comme celle que vous avez passée... cela irrite un peu les nerfs. Remettez-vous, docteur, remettez-vous !

C'était un spectacle singulièrement curieux, que celui de ces deux hommes, assis en face l'un de l'autre : l'un jeune, taillé en athlète, correctement et élégamment vêtu ; l'autre recroquevillé dans sa robe de chambre, et ayant toutes les apparences morbides d'un malade arrivé à ses dernières heures !

Et l'être fort s'inclinait devant le moribond, dont le regard étincelant faisait peser sur lui ses rayons méprisants et froids.

Qui eût pu croire que ces deux hommes, distingués, instruits, recherchés, vinssent d'avouer, du ton le plus naturel du monde, qu'ils avaient préparé et exécuté toute une série de forfaits dignes des plus sinistres habitués des cours d'assises !

Un auditeur se fût demandé dans quel but l'un avait accumulé, sur la fin de sa vie, tant de crimes et de remords, et pourquoi l'autre avait consenti, sans révolte, à se faire l'instrument de cette monomanie homicide !

Et il n'eût pu trouver une explication à cette effroyable association.

Pourtant elle devait avoir une cause, sinon une raison ; un objectif, sinon une excuse.

Mais lesquels ?

Après un long silence, M. de Colmar, voyant que Weber ne se redressait pas, reprit la parole :

—Eh bien ! docteur, à quoi pensez-vous donc ? demanda-t-il.

L'Américain ne put dissimuler le frisson que le son de cette voix lui fit éprouver. Néanmoins il eut assez d'empire sur lui-même pour répondre sans hésiter :

—Je songe, comte, que, grâce à toutes les péripéties par lesquelles j'ai passé depuis hier, j'ai oublié de déjeuner.

Le vieillard sourit.

—Et vous seriez aise que je vous permisse d'aller vous reconforter ! Allez, mor cher Petrus, allez, il est trop juste que je n'exige pas l'impossible ! Du reste, j'ai beaucoup à réfléchir et votre présence me devient inutile. A demain donc. Ne vous occupez plus de moi ! Toby achèvera ce que vous avez si bien commencé, et nous apportera le mot final qu'il nous est utile de savoir.

—Dès que j'aurai ce mot, je vous expliquerai le dernier service que j'attends de vous !

—Ce sera un petit voyage au Mans qu'il vous faudra faire... et puis... vous aurez bien gagné le codicille que j'ajouterai cette nuit à mon testament. Adieu, docteur, à demain.

—A demain ! riposta l'Américain en serrant les doigts glacés que lui tendait son hôte.

Et Petrus Weber sortit, en jetant, machinalement peut-être, un regard aigu vers l'étagère qu'avait cherchée M. de Colmar, en se flattant de posséder encore de *Pupas*.

## IX

COMMENT M. COMTOIS DIT A SON FILS UN NOM QU'IL AVAIT DÉJÀ ENTENDU

A l'heure où le docteur Weber quittait l'île Saint-Louis, une voiture de remise à quatre places s'arrêtait à la grille de l'hôtel de Reynold-d'Hautefort.

M. Denis et sa femme en descendirent comme M. Comtois apparaissait sur le perron.

Le vieil intendant, malgré son grand âge, franchit les marches d'un bond, embrassa frénétiquement son fils et se pencha dans la voiture :

—Mademoiselle ! ah ! mademoiselle ! murmura-t-il en saisissant la main qu'Hermine lui tendait et en fondant en larmes.

—Comment ! fit la jeune fille d'une voix tremblante et faible, vous pleurez, monsieur Comtois ? Vous voyez bien que, grâce à votre excellent fils et à madame, je suis en bonne santé.

—Eh ! oui, père, intervint gaiement le policier, il ne faut exagérer ni la joie ni la peine. Voici mademoiselle Hermine revenue, tout est bien ; aidons-la seulement à remonter chez elle.

—Oh ! je suis forte ! répliqua l'enfant, en s'appuyant néanmoins sur les deux bras qui se tendaient vers elle.

Par les soins de M. Comtois, tous les gens de l'hôtel se trouvaient à l'office ; aussi, soutenue par M. Denis et par l'intendant, Hermine put-elle gagner son appartement sans rencontrer personne.

Lorsqu'elle se vit dans sa chambre, le contre-coup de toutes les terreurs qu'elle avait éprouvées depuis vingt-quatre heures se produisit. Elle eut une défaillance et tomba en sanglotant dans un fauteuil.

Mme Denis, qui avait suivi son beau-père et son mari, se précipita vers elle, en faisant signe aux deux hommes de la laisser pleurer.

La crise fut courte et salutaire, du reste ; Hermine revint à elle et se prit à sourire, sous ses larmes, en adressant un regard plein d'indicible gratitude à la brave femme qu'elle vit à ses genoux.

Puis Mlle Fanny surgit d'une des portières, ce qui fit froncer le sourcil à M. Comtois, en même temps que Babet Lelièvre

entraîna, en mordant son mouchoir, pour étouffer ses cris d'allégresse.

La femme de chambre et la gouvernante s'élançèrent dans les bras de la jeune fille, en se livrant à toute l'effervescence d'une joie délirante, entremêlée de baisers, de caresses et de questions de toute sorte.

Mlle de Reynold rendit les embrassements et répondit aux interrogations ainsi que le lui avait prescrit M. Denis, qui, après dix minutes laissées aux premières effusions du retour, mit un terme au verbiage et aux soupirs de Babet Lelièvre en disant :

— Est-ce que le docteur Sezerant est à l'hôtel, père ?

— Sans doute, je l'ai fait prévenir.

— Allons le rejoindre. Pendant ce temps, Mlle Fanny déshabillera sa maîtresse, afin qu'elle puisse descendre chez son grand père, qui doit ignorer toujours, vous m'entendez, Babet, et vous aussi, mon enfant ? que Mlle de Reynold a failli être tuée par un accident de voiture !

— Oh ! monsieur, exclama la gouvernante avec énergie, sur mon salut éternel, ce ne sera pas moi qui...

— Bien ! bien ! Toi, madame Denis, reste aussi près de notre chère malade, je te reprendrai tout à l'heure.

Et, entraînant son père, le policier sortit...

Dans la bibliothèque, ils trouvèrent un grand vieillard qui se promenait pensif.

C'était le docteur Sezerant.

M. Denis raconta alors à ses deux auditeurs tout ce qu'il savait de l'enlèvement d'Hermine et de la tentative commise rue Girardon.

M. Comtois haletait, le docteur hochait douloureusement la tête, et tous les deux pressèrent énergiquement les mains de l'inspecteur quand ils apprirent de quelle façon il était arrivé à temps pour sauver la petite duchesse.

L'intendant, comme le médecin, cherchèrent ensuite, en vain, à fournir à M. Denis un indice qui pût le mettre sur la trace du ravisseur, mais l'un et l'autre avouèrent bientôt que la simplicité sereine de la vie d'Hermine déjouait toutes les suppositions, anéantissant toutes les chances de retrouver l'auteur de cet épouvantable crime.

— Bon ! je le pincerai tout de même, conclut M. Denis ! En attendant, père, une dernière question.

— Parle, mon ami.

— M. Sezerant n'est pas de trop ? Connaissez-vous un jeune homme appelé Paul Lundi ?

— Sans doute ! s'écria le docteur.

— C'est un peintre de beaucoup de talent, qui habitait le Mans, et qui, l'an dernier, a restauré plusieurs tableaux pour M. le duc !

— Alors il venait au château ?

— Très souvent.

— Comment le jugiez-vous, docteur ?

— Le mieux du monde. Nature droite, honnête, énergique ; très bien élevé et du talent. Voilà Paul Lundi.

— Eh bien ! c'est à l'aide du nom de ce jeune homme que Mlle Hermine a été enlevée.

— Ce n'est pas possible ! s'écria M. Comtois.

— C'est mon avis, appuya le médecin.

— J'en ai la preuve écrite. Mais calmez vous, M. Paul Lundi est innocent de ce rapt ; si innocent, que le pauvre garçon, attiré par le même faussaire, est venu se faire assassiner à cent pas d'ici, hier soir.

— Oh ! fit l'intendant avec douleur, le malheureux enfant !

— Vous en êtes sûr, monsieur Denis ? demanda M. Sezerant.

— Parbleu ! Tu te souviens, père, que j'étais couvert de sang en arrivant ici cette nuit ? Ce sang était le sien, le hasard m'avait fait faire coup double. Oh ! mais ne vous alarmez pas, il vit et je vous jure que je le sauverai, aussi vrai que je m'appelle Denis !... et que je n'aurai ni trêve ni repos que je n'aie mis la main sur le maître coquin qui a comploté tout cela.

— Je suis confondu, reprit M. Comtois après un silence, car je ne trouve aucune raison à ces deux forfaits...

— Ne cherche pas, cher père, le plus pressé est de rassurer M. de Reynold et surtout de cacher à sa petite-fille ce que je viens de vous apprendre de M. Paul Lundi. Le docteur va avoir l'obligeance d'entrer chez le duc et de lui dire que, Mlle Hermine étant un peu mieux, il l'autorise à venir l'embrasser.

— Parfaitement ! fit M. Sezerant.

— Mais vous voudrez bien assister à cet entretien, docteur, il est urgent que la sensibilité de l'enfant ne l'entraîne pas au delà des caresses filiales. Pas de confidence, surtout !

— Je réponds de tout, affirma le médecin en se retirant.

— Toi, père, achève M. Denis, quand ils furent seuls, tu vas prévenir Mlle de Reynold et l'accompagneras avec le docteur. Pendant ce temps, je vais expédier ma femme, il faut qu'elle retourne à la maison, où les enfants vont rentrer. Tu me rejoindras ensuite ici, j'ai besoin de causer avec toi.

Les deux hommes remontèrent alors chez Hermine, qu'ils trouvèrent bien pâle et défaite encore, en dépit du soin que Mlle Fanny avait apporté à la coiffer, mais jolie à ravir, dans son long peignoir de cachemire blanc, garni de nœuds de faille de même couleur.

La jeune fille, apprenant que Mme Denis allait la quitter, l'embrassa avec effusion à plusieurs reprises, en lui faisant promettre de revenir la voir dès le lendemain, ce que la grosse femme jura en rougissant d'aise.

Puis, ayant présenté son front à M. Denis, qui y posa un baiser retentissant, l'enfant prit le bras de M. Comtois et à petits pas se rendit chez M. de Reynold.

Au moment d'entrer, elle se mit à trembler et murmura à l'oreille de l'intendant :

— J'ai peur ! monsieur Comtois, si grand père allait deviner.

— Soyez sans crainte, mademoiselle, répliqua le bonhomme en souriant doucement, il vous aime tant !

— Oh ! cher grand papa, et moi donc ! soupira Hermine en tournant le bouton de la porte.

M. le duc de Reynold était un vieillard de quatre-vingts ans qui en paraissait à peine soixante.

Gras sans obésité, ce qui lui avait conservé le teint frais, la main belle et la jambe élégante, il portait fièrement une tête fine, ornée de petits yeux pétillants, avec des lèvres sensuelles et un large front, sous une couronne de cheveux blancs tout frisés.

Il était étendu sur une chaise longue, les jambes enveloppées de bandes de flanelle, et, au moment où la jeune fille parut, sacrata comme un postillon, en gesticulant au nez du docteur.

En apercevant sa petite-fille, le dernier juron s'arrêta dans sa gorge et fut remplacé par un cri de joie, auquel l'enfant fit écho.

Et, se penchant vers elle, le duc, étouffant l'exclamation de douleur que son brusque mouvement lui arrachait, reçut Hermine dans ses bras et la couvrit de baisers et de caresses.

— Enfin, disait-il en la contemplant avec idolâtrie, on te permet de me venir voir, ma pauvre chérie ! Deux jours sans toi ! je commençais à devenir fou, sais-tu ? Oh ! ce Sezerant, comme je l'ai maudit... et ma goutte donc ! ma satanée goutte ! qui m'empêchait d'aller te veiller moi-même ! Ont-ils eu bien soin de toi, au moins ? Hein ? mon petit trésor !... regarde-moi... là, bien en face ! Oh ! ces pauvres joues pâles... ces yeux battus ! Tu as donc bien souffert ?... Marouffe de docteur !... va !... qui ne m'avait pas dit...

— Mais, grand-papa, tu exagères ! ce n'était rien... Tu vois, je suis tout à fait bien !... murmura l'enfant en rendant baiser pour baiser, tendresse pour tendresse.

— Rien ! rien ! J'ai des yeux, sarpejeu ! Ah ! scapripant de Sezerant... il l'aurait laissé mourir sans me crier. " Bravez la goutte, duc, traînez-vous, faites-vous porter, Hermine est très malade !... "

— Mais non ! oh ! le vilain bon-papa ! si tu grondes le docteur, je ne t'embrasserai plus.

—C'est bon, je me tais... mais... ah ! tu ne sais pas comme j'ai besoin de tes baisers, mignonne !... c'est ma vie, mon bonheur... tout ce qui me reste de bon ici bas...

Et, saisissant la tête blonde de l'enfant, le vieillard y collait longuement ses lèvres en essayant ses yeux à la dérobée.

Les paupières demi-closes, et souriant sous les coups de boudoir de M. de Reynold, le docteur assistait à cette scène d'effusion. Au bout de dix minutes, il intervint, déclarant la séance suffisante pour les forces d'Hermine, et promettant au vieillard, s'il était sage, ce qui le fit sursauter et motiva un Aie ! douloureux, de lui laisser sa petite-fille toute la journée suivant.

—Vrai ? demanda M. de Reynold.

—Je le jure, bon-papa !

—Eh ! je serai sage comme un petit saint Jean, sarpejeu ! Aussi, pour me récompenser, nous déjeunerons ensemble, tous les deux, au coin du feu... Hein ! c'est promis, Sezerant ?

—Je permets, fit le docteur.

—Il permet, le bourreau ! Ah ! on voit bien que vous n'avez pas d'enfants, affreux médecin.

—J'en ai cinq !

—Oui, mais pas des petits-enfants, pas des Hermine ! sans cela vous comprendriez que me séparer d'elle, fût-ce pour une heure, c'est m'arracher le cœur.

—Aussi, ai-je eu pitié de vous, vous le voyez. Ayez donc pitié d'elle. Laissez-la reposer une bonne nuit, et demain je vous la rendrai tout à fait.

—Oh ! comme je vais dormir vite, grand-papa ! s'écria l'enfant en serrant le vieillard dans ses bras ; et elle suivit M. Sezerant, tout en se retournant à chaque pas pour envoyer du bout de ses petits doigts roses des baisers que le vieillard, de son côté, lui jetait à poignées.

Sur le seuil de la chambre, ils retrouvèrent M. Comtois, qui, par discrétion, n'avait pas osé entrer.

—Vous voyez, mon brave Comtois, tout est pour le mieux ! lui dit M. Sezerant à voix basse.

—Oh ! monsieur ! combien je vous remercie, répondit l'intendant avec émotion, pendant qu'Hermine se serrait frissonnante contre le bras du médecin.

Arrivé à l'appartement de la jeune fille, le docteur recommanda qu'on lui fit prendre une potion, dont il écrivit l'ordonnance et s'en fut, reconduit par Fanny et M. Comtois.

Dans le vestibule, ils croisèrent M. Denis, qui remontait.

—Eh bien ! fit le policier, en prenant familièrement le menton de la femme de chambre, êtes-vous convaincue, ma fille, qu'il ne faut pas avoir de trop bons yeux ? Quelquefois on voit le diable où il n'y a qu'un épouvantail à moineaux.

—Aussi, monsieur Denis, répliqua la jolie fille en rougissant, ne regarderai-je plus que ma maîtresse.

—Et autour d'elle aussi, ce sera prudent, petite ! insinua l'inspecteur. Si même vous aperceviez quelque chose d'insolite, vous feriez bien de me prévenir.

—Je le ferai, je vous le jure ! acheva la soubrette en se sauvant.

M. Denis rejoignit son père dans la bibliothèque où flambait un bon feu. Il fit asseoir le vieillard et s'assit lui-même commodément.

—A présent, commença-t-il, peux-tu me raconter l'histoire du duc de Reynold ?

—Hein ? sans doute ! Mais qu'espères-tu y découvrir, mon ami ? demanda l'intendant surpris.

—Ne t'inquiète pas de ce que je cherche, renseigne-moi tout simplement. Le duc avait un fils ?

—M. Jean-Marie de Reynold d'Hautefort, un cavalier accompli, qui épousa Mlle Marthe de Kersaint, la mère de l'adorable enfant qui a nom Hermine. Elle mourut en la mettant au monde.

—Je me souviens ! N'y a-t-il pas eu, avant le mariage, une tentative de rapt ?

—Si fait, et ta mémoire est excellente. M. Jean-Marie de Reynold avait pour rival dédaigné certain hobereau de pro-

vince, fort riche, mais de très mauvais renom. Ayant été rebuté dans la demande qu'il fit de la main de Mlle de Kersaint, cet amoureux ne trouva rien de plus honorable que de tenter d'enlever celle qui l'avait refusé.

—Et ?

—Surpris par mon jeune maître, au moment où, avec l'aide d'un valet, il emportait la demoiselle évanouie, il fut souffleté par le duc Jean et forcé de se battre avec lui. Dangereusement blessé, il se retira dans ses terres et épousa, un an plus tard, une héritière qu'il a rendue, si je ne me trompe, très malheureuse.

—Passons... La duchesse mourut.

—Oui.

—Et le duc ?

—No lui survécut que dix-huit mois, le désespoir ayant déterminé une maladie de langueur qui l'emporta.

—Je comprends l'adoration du vieux duc pour sa petite-fille !

—C'est tout ce qu'il lui reste à aimer ! le pauvre homme ! Tu vois, ajouta M. Comtois, que mon histoire ne t'apprend pas grand'chose, et, à moins que tu ne puisses ramifier à ceci le nom de M. de Morlac...

—Hein ? demanda M. Denis en dressant brusquement la tête. De qui parles-tu ?

—De M. de Morlac, l'adversaire du duc Jean !

—Morlac ? grommela le policier en se frappant le front, le héros du drame de Batavia ! Quelle singulière coïncidence !

Et il ajouta tout haut :

—C'était un gentilhomme, m'as-tu dit ?

—Certes, de bonne noblesse tourangelie : Il avait un château magnifique près de Blois, et une grosse fortune. Mais c'était une mauvaise nature, jalouse, envieuse, hautaine ; il passait pour savant et s'occupait beaucoup de médecine et de botanique.

—Qu'est-il devenu !

—Je ne sais. Il courut plus tard, sur son compte, une histoire dramatique que j'ai oubliée, et à la suite de laquelle il disparut.

—Merci, cela me suffit.

—Tu as découvert quelque chose ?

—Non, mais ça viendra peut-être, murmura M. Denis en se levant. Je ne sais pas pourquoi, mais ce nom de Morlac tinte désagréablement à mon oreille, et je me figure qu'il entendra parler de moi.

—Tu t'en vas, Aristide ?

—Oui, car je ne suis pas au bout de ma journée. Mais tu me verras avant qu'il soit longtemps. En attendant, si Mlle Hermine apprendrait, par hasard, l'accident arrivé à M. Paul Lundi, envoie-moi chercher, j'arrangerai cela.

—Je te le promets ! Pauvre jeune homme ! Est-il vraiment dangereusement blessé ?

—Assez. Mais quelqu'un m'a répondu de lui, et si ce quelqu'un-là me disait qu'il va ressusciter un mort, je le croirais. Sois donc sans inquiétude, il en reviendra, et Mlle Hermine sera bien heureuse.

—Comment, est-ce que tu supposerais ?

—Je ne suppose pas, je suis sûr ! Garde encore ce secret-là pour toi, père, l'avenir nous dira ce que nous en devons faire.

—Soit, mais en vérité, avec toi, je tombe de surprise en surprise. Ah ! je comprends que les criminels aient peur de ta perspicacité.

—Bon ! ma perspicacité n'est que de l'habitude ! et si le crime ne se dénonçait pas toujours, par un oubli ou une maladresse, beaucoup de coupables resteraient impunis ! Heureusement pour la justice que le plus endurci ne frappe jamais de sang-froid et que notre tâche se borne à reconstituer, avec un atome, toutes les particularités d'une instruction ! Sinon, il nous faudrait être sorciers !

—Il y a des moments où je me demandes si tu ne l'es pas un peu.

—Flatteur ! murmura M. Denis en serrant la main de son père, à bientôt.

## X

OU M. MOULIN JETTE DE NOUVELLES PERPLEXITÉS DANS  
L'ESPRIT DE M. DENIS.

Six heures et demie sonnaient à Saint-François-Xavier lorsque M. Denis sortit de l'hôtel de Roynold.

—Ma femme ne m'attend à dîner que pour huit heures, se dit-il ; j'ai le temps de passer rue Dupuytren.

Et, allongeant le pas, le policier, vingt minutes plus tard, faisait irruption dans la loge de Mme Chaboisseau.

La virago, accroupie devant sa cheminée, sembla concentrer toutes ses facultés sur la confection d'un mets qui mijotait dans la casserole qu'elle tenait à la main.

En entendant jouer le loquet de sa porte, elle se retourna brusquement.

—Monsieur Denis ! exclama-t-elle en se dressant sur ses pieds, sans cesser pour cela d'agiter son ragoût avec une cuiller de bois, je vous attendais.

—Bah ! madame Chaboisseau !

—C'est comme ça, il y avait une bonne nouvelle à vous donner, fallait que vous vinssiez, ça ne pouvait pas manquer.

—A preuve que me voici ! Et la bonne nouvelle ?

—Vous avez vu M. Yamloff ?

—Ce matin, il m'a dit que nos jeunes mariés étaient beaucoup mieux.

—Beaucoup mieux ! c'est-à-dire qu'ils sont sauvés ! grâce à ce docteur du bon Dieu ! Ils gigotent comme des petits poulets, et bavardent faut entendre ça ! Enfin, ils ont faim ! Et voilà une panade à l'œuf que je viens de leur confectionner... un nectar, quoi ! Goûtez moi ça, monsieur Denis ?

—Merci ; fit le policier en souriant, mais M. Moulin ?

—Vieux bonhomme vit encore et jabote comme une petite folle ! Un miracle, que je vous dis ! Ah ! ce médecin-là, voyez-vous, s'il n'est pas décoré de la croix c'est à casser le gouvernement.

—Oui, il a bien du talent.

—Du talent, un puits de science ! et doux, et gentil. On en mangerait...

—Il est là-haut !

—Je crois bien, et M. Kerhoel aussi, et M. Villeneuve avec.

—Diable ! cela fait bien du monde, remarqua M. Denis.

N'oubliez pas surtout, ma brave madame Chaboisseau, que si quelqu'un d'inconnu venait vous demander des nouvelles de vos locataires, vous devez répondre invariablement...

—Ni ni, c'est fini, Impossible de les sauver !

—M. Yamloff m'a recommandé cela ce matin, et j'ai déjà dit à la domestique de Mlle Emeraude.

—Qu'est-ce que Mlle Emeraude ?

—La bonne amie de M. Villeneuve, donc, une *artiste*.

—Bien. En outre, ajouta le policier, vous êtes très adroite, à ce compliment, Mme Chaboisseau rougit de plaisir, il vous sera donc facile d'examiner les questionnaires et de me les dépeindre.

—Oh ! ça, on a l'œil américain ! fiez-vous à moi, mon cher homme !

—Je m'y fie. A tout à l'heure, maman Chaboisseau !

—A tout à l'heure, monsieur Denis ! Dites aux enfants que, dans dix minutes, je leur porterai du vrai nanan.

Le policier gravit lentement les quatre étages, et frappa à la porte de l'appartement de Natty.

Ce fut Kerhoel qui vint lui ouvrir.

—Ah ! monsieur, dit-il ; que je suis heureux de vous revoir !

Et, le poussant doucement, il le fit entrer dans la chambre en criant allégrement :

—Hosannah ! voilà la providence !

M. Denis s'arrêta tout ému sur le seuil.

Natty et Blanche étaient mieux.

Le Dr Yamloff descendit avec lui chez M. Moulin.

—Docteur, lui dit, avant d'entrer, M. Denis, rappelez bien à ces jeunes gens qu'il est urgent que tout le monde les croie morts ! De cela dépend la réussite de mes recherches.

—N'ayez peur, je serai là, riposta le médecin, en entrant dans la chambre du vieillard.

M. Moulin était, lui aussi, dans son lit. Mais, n'ayant plus la vitalité de la jeunesse, il n'avait pu vaincre aussi complètement que ses voisins la prostration qui avait succédé à l'empoisonnement.

L'œil était encore terne, le geste lent, la prononciation pénible.

Néanmoins, à la vue de M. Yamloff, son regard s'anima.

Le docteur lui présenta M. Denis.

M. Moulin essaya de se redresser, mais la force lui fit défaut, et ce fut avec un sourire triste qu'il murmura :

—Sans vous en douter, monsieur, c'est plus que la vie que je vous dois ! c'est encore le bonheur de plusieurs autres personnes ! Aussi Dieu seul pourra-t-il acquitter la dette que j'ai contractée envers vous.

—Ah ! fit M. Denis, vous pourriez faire autant que Dieu ! Il vous suffirait de me dire qui vous soupçonnez d'avoir attenté à vos jours et à ceux de vos jeunes amis.

—Quoi ! vous supposez ?...

—Que la même main vous a atteints tous les trois, à coup sûr ! et de plus, que vous n'êtes pas sans avoir au moins un doute sur celui ou celle que vous devez accuser.

—Dites celui...

—Vous voyez bien ! Or, mon cher monsieur, si vous m'êtes reconnaissant, je vous le serai bien davantage de m'aider à compléter mon ouvrage ! Pour cela, un nom suffirait...

—Peut-être ! mais je ne suis pas sûr...

—Ah ! fit M. Yamloff, confiez-vous à M. Denis, il saura bien vous tirer d'incertitude.

—Je n'en doute pas ! mais songez que, depuis vingt-quatre ans, je n'ai pas entendu parler de l'homme que je crains de dénoncer. Et pourtant, seul, cet homme a intérêt à ma disparition...

—Vingt-quatre ans !... c'est long ! grommela le policier, N'importe, monsieur, qui soupçonnez-vous ?

M. Moulin ferma les yeux et sembla se recueillir.

—En mon âme et conscience, dit-il gravement, ce ne peut être que le comte de Morlac !

M. Denis tressaillit.

—M. de Morlac ? répéta-t-il.

—Oui, M. de Morlac.

—Propriétaire jadis aux environs de Blois ?

—Vous le connaissez ? demanda le malade dont l'œil s'irisa d'une vive lueur.

—Pas encore, répondit le policier, mais cela viendra, je commence à l'espérer. Jusque-là, monsieur Moulin, soignez-vous et remettez-vous vite ; je présume que j'aurai besoin de vous et que je pourrai vous être utile.

Le vieillard serra la main de M. Denis en marmottant.

—C'est étrange !

M. Yamloff et l'inspecteur sortirent.

Lorsqu'ils furent sur le carré :

—A propos, docteur, fit le policier, d'après le mot que vous m'avez envoyé tantôt, j'ai vu que vous croyez aussi pouvoir sauver mon blessé du Gros-Caillou ?

—Certainement ! répliqua le médecin en souriant ; dans quatre ou cinq jours il pourra parler et, en moins d'un mois, je vous garantis qu'il n'y paraîtra plus !

—Vous êtes l'homme des cures merveilleuses ! Et l'autre ?

—Oh ! celui-là...

—Rien à faire ?

—Rien.

—Inutile d'espérer qu'il recouvre la vue ou la parole ?...

—Absolument.

—C'est que j'ai le plus grand intérêt à lui faire subir un interrogatoire.

—Ne pourriez-vous l'essayer par signe ?

—Sera-t-il capable de comprendre et de répondre ?

—Oui, en endormant la douleur ; pour vous, j'essayerai d'un anesthésique peu connu, et, s'il réussit, comme il entend, il pourra répondre.

— Quand supposez-vous que l'expérience puisse avoir lieu ?  
— Oh ? pas avant après demain. Les souffrances de l'œil et de la langue sont encore trop intenses.

— Après-demain, soit, nous prendrons heure. Au revoir, docteur, et merci toujours.

Et, tout en descendant l'escalier, M. Denis monologuait entre ses dents :

— Oui, ce pauvre vieux doit viser juste, et cela se combine à merveille avec ce que m'ont appris les papiers de notre mulâtre ! Ce Morlac, non content du mal qu'il a causé, à Batavia, aux parents de Natty, le poursuit encore à Paris ! haine vivace, à ce qu'il paraît ! et, trouvant M. Moulin sur son chemin, se venge, du même coup, du pauvre bonhomme.

De là, la simultanéité des empoisonnements et l'identité du toxique employé.

Résumé : M. de Morlac est un coquin habile, très habile, qu'il s'agit de trouver au plus tôt.

Au moment où il concluait ainsi, le policier, levant les yeux, aperçut Lerat en faction devant la loge de Mme Chaboisseau.

Il mit un doigt sur ses lèvres en le regardant et passa rapidement devant le vitrage afin d'éviter les adieux de la loquace concierge, puis, quand ils furent dans la rue :

— C'est moi que vous attendiez, Lerat ? interrogea-t-il ?

— Sans doute, monsieur.

— Qui a pu vous faire supposer que je fusse ici ?

— Un simple calcul. Je suis passé chez vous, ou Mme Denis m'a dit que vous ne deviez rentrer qu'à huit heures. Chez M. de Reynold, j'ai appris que vous veniez de partir. Où pouviez-vous avoir intérêt d'aller ? Chez les empoisonnés, que vous n'aviez pas revus depuis leur translation.

— Très habilement déduit, Lerat. Vous vous formez, mon ami.

— Je tâche, patron.

— Tâchez donc aussi de me dire quelle main a frappé tous ces honnêtes gens ?

— Eh ! qui sait ? je suis peut-être sur la voie.

— Vraiment ! Conte-moi cela bien vite, Lerat.

— C'est que ce sera peut-être long.

— Et intéressant ? hein ! mon gaillard ! L'eau m'en vient à la bouche ! Car vous ne parlez pas à la légère, vous !

— Ne me complimentez pas avant de savoir, monsieur Denis, murmura l'agent avec un sourire discret.

— Voyez-vous, le pendard ! grommela le policier, il me tient en suspens ! Quelle heure est-il ? Huit heures moins dix. Dépêchons, Mme Denis nous gronderait ! Car vous allez dîner avec nous, Lerat, je ne vous lâche pas.

— Oh ! monsieur...

— Bon ! ne rougissez pas pour cela. Vous nouvelles peuvent bien attendre jusqu'au dessert ?

— Certainement.

— A merveille. Mais où diable les avez-vous dénichées, ces nouvelles-là ?

— Ici ! fit l'agent en touchant son front avec une gravité pleine d'assurance, et dans le carnet où j'écris chaque jour ce qui se passe autour de moi.

— Bonne précaution, cela ! Vous irez loin, Lerat ! Alors ?...

— En lisant, ce matin, la dépêche que vous m'aviez remise, le nom de Baptiste Moulin m'avait frappé ! Il me semblait qu'il éveillait en moi un souvenir ! Votre rapport m'a expliqué la corrélation qui existait entre le propriétaire de ce nom et les jeunes gens de chez Magny, et toute la journée, en faisant mes courses, je me répétais, qui donc m'a parlé de ce Baptiste Moulin ?

— Bref ?

— Bref, il y a une heure, la lumière s'est faite ! Je me suis rappelé que j'avais écrit ce nom sur mon journal ! j'ai couru chez moi, cherché, trouvé... et voilà le cahier.

— Ceci remonte ?

— A six ans ! Oh ! j'ai relu mes notes et j'ai tout cela présent à l'esprit comme si c'était hier !

— Y est-il question de M. de Morlac ?

— Parbleu ! Ah ! il vous a déjà dit...

— Rien du tout.

— Je vous apprendrai le reste, patron ! et à l'avance, je vous garantis que ce petit vieux, à l'air bon enfant est un brave homme, un rude homme, qui a quelque part, dans un coin du cœur, un gros secret.

— Nous le confesserons, Lerat ! riposta M. Denis en se frottant les mains avec jubilation. Tiens ! tiens ! tiens ! je crois que l'écheveau se débrouille ! Donnez-moi seulement un bout de fil, et vous verrez, Lerat, comme je le pelotonnerai ! Mais nous voilà rendus ; pas un mot devant Mme Denis ! Les femmes n'entendent rien à cela ! Dinons tranquillement, ensuite vous me lirez ce petit cahier-là, mon cher garçon, et je vous promets de ne pas m'endormir !

## XI

## COMMENT SŒUR MARIE-JOSEPH INTERVINT AU MOMENT PSYCHOLOGIQUE

Mme Denis, connaissant l'estime particulière que son mari professait pour Lerat, fit à l'agent son accueil le plus affable.

Eugène et Lucienne, prévenus par Cléopâtre que le monsieur qui dînait avec eux était un des plus habiles limiers de la police, furent d'une sagesse exemplaire et se bornèrent à braquer de grands yeux surpris sur ce petit homme sec, froid, propre, qui parlait si doucement et d'une voix si tranquille, s'étonnant de ne pas lui voir des pistolets à la ceinture, des menottes pleines les goussets et l'air terrible de Croquemitaine.

En somme, le dîner était bon, et, par extraordinaire, M. Denis étant rentré à l'heure, fut mangé à point, ce qui fit qu'au dessert le brave inspecteur se trouvait dans cet état de plénitude et de bonne humeur que donne un estomac satisfait, condition tant prônée par Rabelais et Brillant-Savarin.

On servit le café, le policier fit apporter, par Cléopâtre, une fiole de vieux cognac et un carafon de kirsh.

Les enfants, ayant embrassé leur père et Lerat, non sans trembler un peu en s'approchant de ce dernier, Mme Denis les emmena discrètement, laissant les deux hommes en tête à tête.

Lorsqu'ils furent seuls, M. Denis allongea ses jambes sur la chaise qu'occupait sa femme, s'accota confortablement sur son coude, posa sa tabatière à portée de sa main et, tout en remuant le sucre dans sa tasse, dit à l'agent :

— A présent, Lerat, mon ami, je suis tout oreilles ; voyons ce fameux carnet.

Lerat tira de sa poche un petit cahier cartonné.

— Faut-il tout vous lire, monsieur ? demanda-t-il.

— Non. Narrez-moi d'abord les faits, nous reviendrons sur les détails, s'il y a lieu.

Lerat but son café, s'essuya les lèvres et commença :

— Il y a six ans, c'est-à-dire en 1869, patron, j'étais, comme vous le savez, secrétaire du commissaire de police de la rue Bonaparte. N'étant pas marié et me trouvant libre après six heures, j'allais très fréquemment passer mes soirées dans un petit café de la rue Taranne, où je rencontrais de bons amis avec lesquels je causais en faisant un whist.

— Ah ! vous jouez le whist, Lerat ; j'aurais dû m'en douter ! Les échecs et le whist, deux délassements d'esprits calculateurs ! Continuez.

— Or, j'avais souvent remarqué, à la table voisine, un vieux bonhomme, chauve, replet, d'apparence placide et d'une politesse pleine de rondeur.

— Il arrivait à sept heures, commandait un gloria et le buvait à petites gorgées en lisant avec une attention malade les nouvelles diverses et les annonces de tous les journaux de la maison.

— A force de se coudoyer tous les jours pendant des semaines et des mois, on finit par lier connaissance, ce qui arriva. Or, un certain soir que notre voisin était à son poste et que mes amis, retenus ailleurs, avaient manqué au rendez-vous quotidien, je me rapprochai du bonhomme et causai avec lui.

“Peu communicatif d'abord, il le devint davantage quand le maître du café, à propos de je ne sais quelle question relevant du commissariat, lui fit connaître l'emploi que j'y occupais.

“Il se rapprocha de moi et, après des excuses, des préambules de toute sorte, finit par me demander si ma situation dans la police pouvait me permettre de l'aider à retrouver deux personnes qu'il cherchait depuis longtemps.

—“Sans doute,” répondis-je.

“Les yeux du bonhomme rayonnèrent.

“Oh ! monsieur, me dit-il avec expansion, si cela arrivait, voyez-vous, je serais capable de devenir fou... de la joie que je causerais à... quelqu'un.

—“Nous essayerons toujours, repris-je. Quelles sont les personnes que vous désirez découvrir ?

—“Deux enfants, monsieur, c'est-à-dire, c'étaient deux enfants qui aujourd'hui auraient, l'un dix-huit et l'autre dix-neuf ans.

—“Diantre ! et vous les avez perdus depuis !...

—“Depuis dix-sept ans !

“Je partis d'un éclat de rire devant la simplicité de ce vieillard, qui me regardait d'un air pétrifié.

—“Alors, interrogea-t-il d'une voix tremblante, vous jugez ma demande absurde ?

—“Non, fis-je, mais tout au moins singulière. Quel signallement me pourrez-vous donner, après un si long intervalle ? Comment voulez-vous que je puisse suivre la trace de gens qui ont peut-être quitté la France depuis bien des années ?

—“Ça, c'est votre métier, monsieur ! puisque vous êtes de la police et que, dit-on, la police sait tout !

—“Enfin, voyons ce que valent les moyens que vous me mettez en main.

“Alors, les larmes aux yeux, le pauvre vieux me raconte une touchante et dramatique histoire de grande dame très honnête, mais très malheureuse. Cette grande dame avait deux fils, l'un de deux ans, l'autre de onze mois, quand son mari, sur des soupçons aussi vagues que mensongers, vint l'accuser de l'avoir trompé et, après une épouvantable scène, la chassa de chez lui.

—Un peu brutal, ce mari !

—Oui, d'autant plus qu'il garda les moutards et que, de puis ce temps, la mère désespérée les a demandés à tous les points cardinaux.

“Riche, elle eût donné sa fortune entière pour revoir ces deux êtres si chers ; mais le père avait probablement pris ses précautions avec un art diabolique, car jamais le moindre indice n'est venu apporter, même une espérance, à celle dont la foi en la Providence ne s'était pas éteinte dans les angoisses et dans les larmes.

—Enfin ?

—Ne pouvant plus compter sur les émissaires qu'on avait mis en œuvre, ne sachant plus comment endormir la douleur toujours renaissante de cette mère inconsolable, M. Baptiste Moulin, il me dit alors son nom, quitta la ville où s'était passé ce drame et s'en vint à Paris.

“Il s'était fait le raisonnement suivant, le simple homme qu'il était : Mon maître, car il était intendant ou domestique, mon maître s'est sauvé emportant les enfants, mais il n'a pas dû les conduire bien loin, et en outre, comme il a fait réaliser toute sa fortune par son notaire, en lui annonçant son intention de partir pour l'étranger, il est probable qu'il les a confiés à quelqu'un avant de quitter la France !

“Or, puisque ses lettres au notaire étaient datées de Paris, c'est à Paris qu'il faut chercher.

—Pas trop mal raisonné, Lerat.

—D'abord, monsieur, mais il eût fallu pousser le raisonnement jusqu'au bout et demander, dès le premier jour, aide et secours à la police.

—C'était élémentaire.

—Et au lieu de cela, M. Moulin, qui ne connaissait personne dans la capitale, que tout surprenait, ébahissait et em-

barrassait, se mit en train de fureter lui-même dans cette meule de foin pour y découvrir l'aiguille perdue !

—Bah !

—Il se lança dans les démarches les plus enfantines, perdit son temps à courir les promenades publiques, à suivre les pensionnats, à regarder tous les moutards sous le nez !

“Insérant des annonces dans les journaux, s'adressant à toutes les agences de renseignements, mais reculant devant une démarche à la Préfecture, dans la crainte de porter atteinte au nom de sa maîtresse, qu'il vendre comme une sainte.

“Et chaque soir, le cœur un peu plus désillusionné, harassé, n'en pouvant plus, il se condamnait à lire les faits-divers, espérant que le hasard le mettrait enfin sur la voie des petits égarés !

—Bonne nature ! Et cela durait depuis ?...

—Dix-sept ans ! Aussi comme je ne pouvais m'empêcher de sourire de sa crédulité :

—“Je les verrai, monsieur, me dit-il avec la sérénité confiante d'un prophète, je suis sûr que je les reverrai.

—Et alors ?

—Il me donna les indications les plus complètes sur les costumes que portaient les bambins, leur signalement, que voici, puis ce détail assez caractéristique que tous les deux étaient nés avec une fraise très apparente à la saignée du bras gauche, et au moment de leur disparition, avaient au cou un collier semblable de petits grains de corail rose.

—Quel malheur que cet animal ne nous ait pas fournis ces armes-là aussitôt après l'enlèvement !

—Parbleu !

—Et d'où venait cet ingénu, M. Moulin ?

—De Blois, ou des environs.

—C'est juste, fit M. Denis, et son maître s'appelait M. de Morlac ?

—Oui !

—Soyez sûr que M. Moulin ne vous a pas dit tout ce qu'il savait.

—Naturellement ! Néanmoins, je lui promis de faire une enquête, et j'en avais l'intention, quand je fus appelé à servir sous vos ordres, ce qui m'éloigna du quartier.

—Puis la guerre et le siège survinrent ; je n'entendis plus parler du bonhomme, et, sans l'accident dont il a été victime, il est probable que je ne me fusse jamais rappelé son nom.

—C'eût été malheureux, car ce nous sera peut-être la clef de plusieurs mystères étranges.

—Tant mieux, monsieur ! alors vous êtes satisfait de mon journal !

—Et de vous, donc !...

M. Denis s'interrompit brusquement en frappant un coup de poing sur la table.

—Ah ! sacrébleu ! Lerat, s'écria-t-il, nous sommes des imbéciles !

—Monsieur...

—Oui, des imbéciles, mon ami ! et la preuve, la voici...

Il ouvrit précipitamment son portefeuille et en tira la lettre que M. Moulin venait d'écrire à la sœur Marie-Joseph, au moment où le poison l'avait foudroyé.

Il l'ouvrit et, la parcourant d'un regard rapide :

—Parbleu !... *Chère maîtresse, depuis vingt-quatre ans... est-ce assez clair ? les précautions machiavéliques que votre démon avait entassées, hien ? cela crève les yeux ! ce qui, par malheur est à vous et à lui. Un crétin comprendrait !*

—Et pourtant, je ne comprends pas, soupira piteusement l'agent.

—O Œdipe ! je vais être votre Antigone ! fit gaiement le policier en se frottant les mains. Baptiste Moulin était domestique, et il a écrit à sa *chère maîtresse* ; il lui annonce qu'il a une leur d'espoir et qu'avant le 28 juin il pourra peut-être lui dire : *J'ai trouvé !* ce qui signifie que, se passant de vous, Lerat, il a fouillé tout seul la meule de foin et est sur la piste des enfants perdus, le brave homme ! Elle attend

comme lui depuis vingt-quatre ans, similitude de dates ! et ce démon à qui ils appartiennent comme à elle... le mari, parbleu ! c'est limpide.

— En effet, murmura Lérat avec ébahissement. Alors ?

— Sœur Marie-Joseph est la comtesse de Morlac.

— Ah ! sapristi !

— Hé ! hé ! je demandais un fil, Lérat, et voilà peut-être la corde avec laquelle nous garotterons un gredin qui ne l'a pas volé.

— A coup sûr.

— Je partirai pour le Mans par le premier train demain matin, continua M. Denis, en se promenant avec agitation. Le Mans !... hé ! maugrebleu ! c'est aussi du Mans que vient Paul Lundi !... Ah ! ça !... est-ce qu'il y aurait encore connexité dans l'assassinat de ce garçon ?... ce serait en vérité trop de chance ! Voyons, Lérat, un peu de kirsch, cela rassérène les idées, fit le policier en remplissant les deux verres. A votre santé, mon ami ! Et, s'approchant de la cheminée, M. Denis ajouta : A la tienne, aussi, Lion, mon bon chien ! et à nous deux, comte de Morlac !

FIN

LA TROISIÈME PARTIE A POUR TITRE :

LE LIT DE MORT

AU BON MARCHÉ

MAISON

ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défiant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisis, 5 cts.

de Chemises de couleur, 25 cts.

42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.

Gants de kid, à choisir, 23 cts.

Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.

600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.

Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25; 30 et 40c. Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 18 AVRIL 1888

3248 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

ETRENNES !

Calendriers à Effeuille "Ephémérides"

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés

et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRÈRES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1639, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Éditeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc ; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnées une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois. Adressez : J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre



**MEUBLES !**

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE  
 BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT  
 LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

798, RUE STE-CATHERINE

**L'EDITION HEBDOMADAIRE DE  
 LA PRESSE**

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE  
 est, sans contredit.

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,  
 tant à cause de la variété de son contenu en général que de

**LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.**

Pour abonnement, adressez :

**WURTELE & Cie, Propriétaires,**

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

**OCCASION !!****LES DERNIERS VOLUMES**

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en magasin et qui  
 ne peuvent plus être trouvés en librairie.

**AMOUR ET CRIME, 1er vol., 15c.****LA HAINE, 2e vol. - - 15c.****LES ORPHELINES - - 15c.****L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35c.****LE CHOLERA - - - 5c.****LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.****TROIS ANS EN CANADA - 25c.**

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement.  
 S'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>**

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

\* Envoyés franco dans tous les bureaux de poste. \*

**La Bibliothèque a Cinq Cents**

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

**UN AN, \$2.50. 6 MOIS, \$1.25. Le Numero, 5 CENTIMS**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

**POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires.—Boite B.P. 138****PRIMES ! PRIMES !!**

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages  
 magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage  
 qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

**Tous les Six Mois \$300.00 DE PRIMES Tous les Six Mois**

**PRIME PRINCIPALE - - \$200.00****POIRIER, BESSETTE & CIE**

1540, RUE NOTRE-DAME.

Propriétaires de la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS